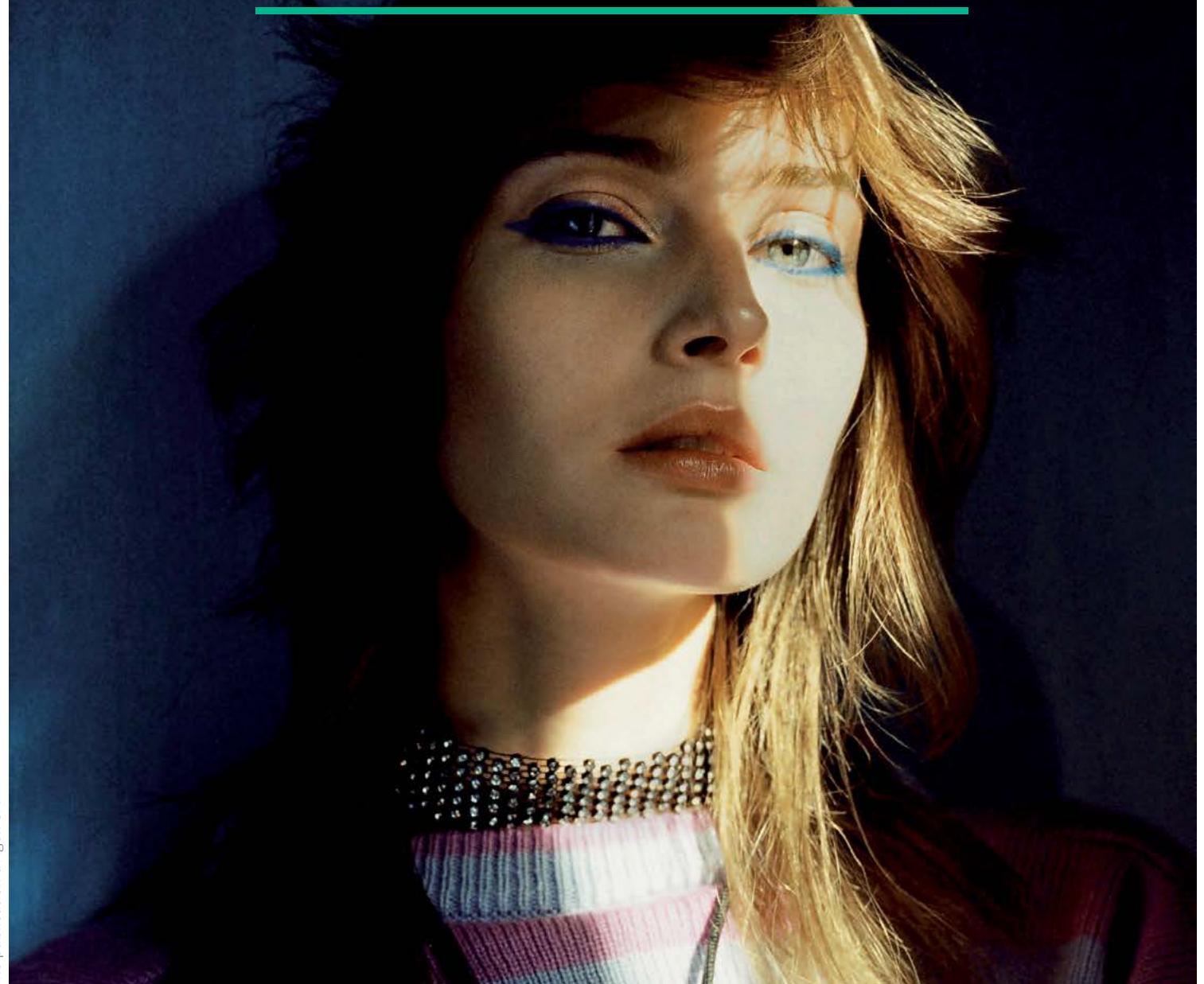


'AGEFI

bliss



#no future #en crise #punk
#rebelle #Jean-Luc Verna

éditorial

Passionné, sinon rien

Unique en son genre

Niche, mais pas en friche

Karma, tu nous diras

Intemporelle approche

Singulière beauté

Nouvelle presse

Originale curiosité

Téméraire papier

Débordant d'idées

Enigmatique équipe

Applaudissements, «1 an ça se célèbre!»

De la couleur en couverture pour fêter ça.

Happy Blissbirthday
et merci à vous tous pour votre précieuse fidélité!

Caroline Schmidt



NOUVEAU

Retrait optimal et instantané
des maquillages résistants



www.nescens.com



Caroline Schmidt

Rédactrice en chef
c.schmidt@agefi.com



Responsables de rubriques

Culture — Benoît Gaillard
 Cinéma — Sophie Castellani
 Littérature — José Lillo
 Mode — Katharina Sand
 Joaillerie — Caroline Schmidt
 Horlogerie — Mathilde Binetruy
 Beauté — Gëelle Sinnassamy
 Design — Alexis Georgacopoulos

José Lillo

Conseiller de rédaction

Correcteur

Benoît Gaillard

Diego Fellay

Directeur artistique



Rédaction

François Guery
 Thomas Bourdeau
 Laurent Conus
 Michel Jeannot
 Christophe Clivaz d'Arolla
 Marlène Isabelle

Maquette & Graphisme

Diego Fellay
 Marc Bally

Photographes

Jules Faure
 Federico Berardi

Abonnez-vous à Agefi bliss

6 numéros au prix de CHF 30.-

abo@agefi.com

www.facebook.com/agefiblissmag

Service clients — Découvrez le détail de nos offres

AEF SA — Service clients
 21 rue de la Chocolatière
 Case Postale 61
 CH-1026 Echandens-Denges

Tél: +41 21 331 41 41
 Fax: +41 21 331 41 10
www.agefi.com

ÉDITEUR

Publications de l'économie et de la finance AEF SA
 21 rue de la Chocolatière
 Case Postale 61
 CH-1026 Echandens-Denges

T +41 (0)21 331 41 41
 F +41 (0)21 331 41 00
www.agefi.com

Administrateur délégué: François Schaller
 Directeur Général (CEO): Olivier Bloch
 Directeur adjoint, Développement: Lionel Rouge
 Marketing et events: Guillaume Tinsel

PUBLICITÉ

Suisse et International
 Affinity-PrimeMEDIA
 Eva Favre / +41 (0)21 781 08 50
e.favre@affinity-primemedia.ch

Allemagne
 Mercury Publicity GmbH
s.fedrowitz@mercury-publicity.de
www.mercury-publicity.de

Benelux
 Mediacontact International
j.mineur@mediaccontact.net
www.mediaccontact.net

France

Affinity Media
frederic.lahalle@affinity-media.fr
www.affinity-media.fr

Grande-Bretagne
 Prime Media International
r.pavitt@prime-int.co.uk
www.prime-int.co.uk

Italie
 Studio Villa Media Promotion S.r.l
ilaria@studiovilla.com
www.studiovilla.com

DIFFUSION

Prix au n°: CHF 5.- (TVA incl.)
 Abonnement — Kiosques Naville
 E-paper également sur l'application iPad
www.agefi.com/app et sur LeKiosk.fr
 Parutions: 6 x par an
 Impression: Baudat Imprimerie
 Tirage: 10'000 exemplaires
 No ISSN: 2297-7457
www.agefi.com/agefibliss

ABONNEMENTS

abo@agefi.com
 6 éditions
 Suisse: CHF 30.- (TVA 2,5% incluse)
 Europe: CHF 50.- (frais de port inclus)
 Compris dans l'abonnement à L'Agefi
www.agefi.com/abo

COPYRIGHT

Toute reproduction, même partielle, des articles et illustrations publiés est interdite, sauf autorisation écrite de la rédaction.

LE SPA DU ROYAL, VOTRE OASIS DE DÉTENTE AU CŒUR DE LAUSANNE



DÉCOUVREZ 1'500 M² D'ESPACES DÉDIÉS AU BIEN-ÊTRE ET À LA BEAUTÉ.

- Piscine intérieure et extérieure
- Espaces humides incluant bains de hammam, saunas et Jacuzzis
- Espaces réservés aux femmes
- Deux Spa privatisables
- Salle de relaxation
- Huit salles de traitements
- Fitness doté d'installations de dernière génération

Hôtel Royal Savoy Lausanne
Avenue d'Ouchy 40, 1006 Lausanne
T. +41 (0)21 614 88 88, info@royalsavoy.ch
www.royalsavoy.ch



ROYAL SAVOY
LAUSANNE
A MURWAB HOTEL

photographie de la couverture:
Julien Faure

SOMMAIRE

culture

- 18-19 sorties: cimes et scènes
- 21 Fraissinet: le monde en perspectives
- 22-23 Bye Bye Blondie: le linge sale sur la table
- 24-25 Bartleby, hors de l'être

société *#no future*

- 28-29 *hey ho! let's go!*
- 30-33 ado'tres: Mara

mode

- 36-39 instapunk – la contre-culture couture
- 40-49 *#en crise*

horlogerie – joaillerie *précieuse et #rebelle*

- 52-53 ces petits objets du désir
- 54-55 aux antipodes du *#punk*

carte blanche

58-63 #Jean-Luc Verna et ses drôles d'oiseaux

beauté

- 66-67 brèves de boudoir
- 68-69 les aiguilles de la Suisse
- 70 London calling
- 71 au pilori: sans fard et sans reproche
- 72 zoom produit: sauver sa peau
- 73 au banc d'essai

design etc.

74-77 rap'n'roll attitude

- 78-80 carnet de voyage 7
- 81 quelque chose à se faire pardonner?
- 82 astres et étoiles: zodiak is not dead



THE ETERNAL MOVEMENT

Ulysse Nardin, du mouvement de la mer à l'innovation perpétuelle de la Haute Horlogerie. Une quête singulière inspirée depuis plus de 170 ans par la puissance du mouvement des océans. Au-delà des limites de l'horlogerie mécanique.

Encore et encore.

ULYSSE NARDIN
SINCE 1846 LE LOCLE - SUISSE

Lady Diver
Mouvement automatique
Technologie silicium
Étanche
ulysse-nardin.com

mine de rien...

Mes velléités de «punkette» du dimanche
ne mangent pas de pain.

Par Caroline Schmidt

LES RAMONES

J'aime me convaincre que ce T-shirt a vécu les 2263 concerts du groupe, mais les trous sont d'origine et je m'applique juste à un repassage plus qu'approximatif. De la petite frime facile.

www.madeworn.com

LA CHEMISE À CARREAUX

Le carreau, fidèle à l'univers punk et à celui des bûcherons (...), se décline ici en robe chemise très longue. Les broderies latérales lui apportent une touche féminine et raffinée qui confirme définitivement que je ne sais pas m'y prendre sérieusement.

www.etro.com

ONGLES COURTS

Les ongles d'une «punkette» du dimanche se doivent d'être faits!

Ce bleu nuit est plutôt *edgy*, mais il est particulièrement chic et inattendu.

Blue Satin 461
www.chanel.com

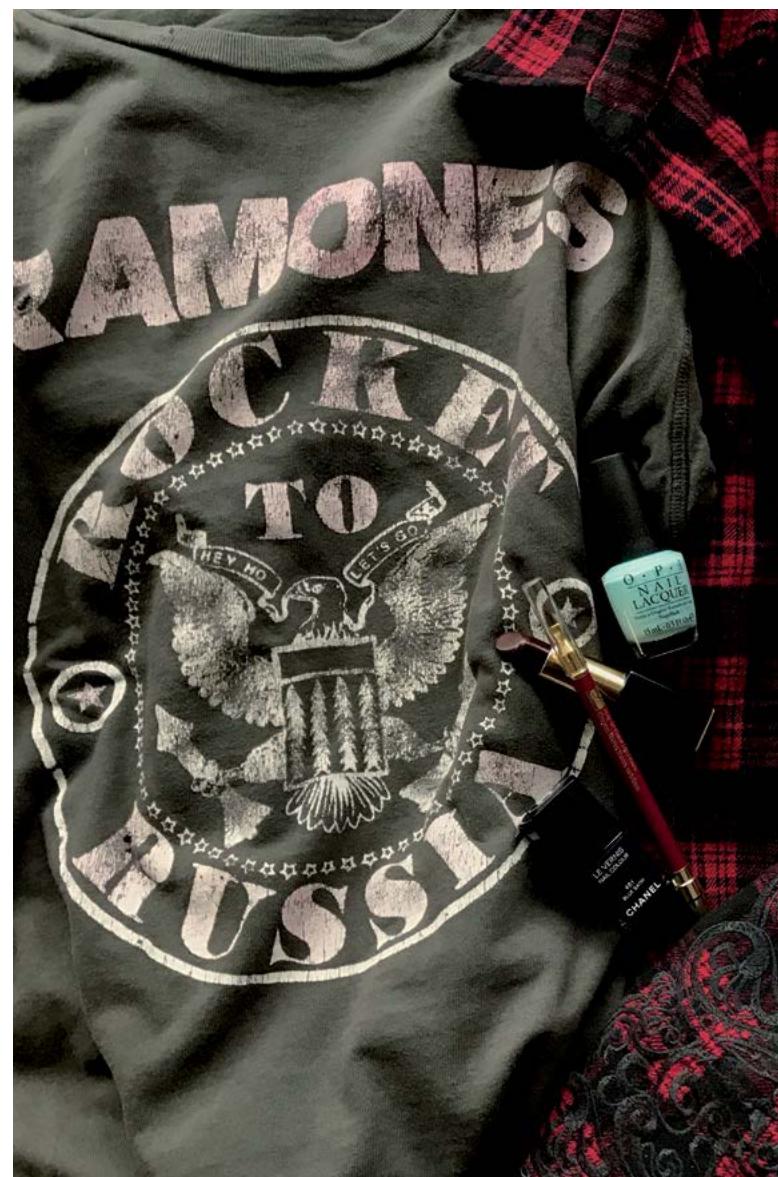
A contrario si on aime le bleu ciel, c'est celui-ci qui nous assure un look sur le fil du rasoir.

Suzi without a paddle
www.opi.com

BOUCHE MORDANTE

Oh ma surprise en osant tester ce rouge très foncé! Il est terriblement sexy et donne une note effrontée à n'importe quelle attitude.

Rouge 460 Brazen, crayon *Double Wear 14 Wine*
www.esteeleauder.com





LE DESSIN LÉOPARD

Un dessin qui revient et reviendra à l'infini. Tantôt un peu trash et vulgaire, tantôt le comble du chic, il reste un incontournable de ma garde-robe, puisqu'il se décline facilement et que je le traîne partout.

www.louisvuitton.com

LA MANCHETTE

Instantanément l'accessoire qui claque, lourd, particulièrement bien fini. Le cuir et le métal s'y marient à la perfection pour me donner un faux air de rebelle. Que c'est beau d'y croire.

www.burberry.com

LE BRACELET CŒURS

Lui, forcément je le chéris depuis longtemps! Portés, ses coeurs s'entrelacent et forment de petits pics. Son épaisseur y ajoute un esprit grosse chaîne très singulier.

www.tiffany.com

REGARD SOUTENU

Du khôl bien entendu, mais pas que. Cette palette aux couleurs très affirmées est unique et permet des effets appuyés très réussis.

Keep an eye on me
www.ysl.com

LES BOOTS

Depuis l'adolescence, je vénère ce type de bottes aux semelles grossières, au laçage haut sur la cheville et au cirage totalement oublié. Mes adorées.

www.prada.com

London's rebel

Ce pull *Union Jack* fait sensation. Perles synthétiques, rosette de cristaux sur fond de drapeau anglais. "It's so british!"

www.gucci.com



perfect'OH!

S'il ne nous en fallait qu'un seul. Le cultissime Rick interprète comme personne le perfecto dans les lignes les plus pures.

www.rickowens.com

anarchie maîtrisée

Comment conjuguer tous les codes punk dans un seul pantalon. Coupé et cousu à la main, il est réalisé dans des tissus vintage.

www.ronaldvanderkemp.com





FEUERRING®

UNIQUE EN SON GENRE

boucle-la!

Cette paire de bottines à boucles et à la découpe résolument moderne assure une allure peu conventionnelle.

www.balenciaga.com



ça trompe énormément

Mais un éléphant aux oreilles percées, qui l'aurait dit?

www.loewe.com

snapshot

Les imprimés punk de ce petit sac donneront une note insoumise à vos tenues sombres.

www.marcjacobs.com



shiny smarties

Cette souple besace en daim est généreusement parée de clous argentés. Elle se portera tant sur votre épaule qu'entourée autour de votre poignet.

www.elizabethandjames.com



enfonçons le clou



Il nous les faut, parce que le printemps arrive et que pendant l'été qui suivra, nous pourrons traverser les passages cloutés avec style.

www.louboutin.com

être sûre de faire le pois

Cette coiffe à épingle de nourrice, chaînettes et petits pois fera retourner toutes les têtes.

www.maison-michel.com





18-19 sorties

cimes et scènes

21 musique

Fraissinet:
le monde en perspectives

22-23 cinéma

il fallait que les
choses soient claires

24-25 littérature

pourquoi relire Bartleby,
d'Hermann Melville?

culture

aux cimes de l'Élysée



Avalanche 4
Yann Gross, 2006
© Yann Gross

Par Benoît Gaillard

Miroir de sa complexité, la montagne révèle à l'homme sa curiosité aussi bien que ses craintes, tout en ne cessant de les entretenir.

Cette fascination passe évidemment par le regard qu'une présence imposante et mystérieuse sollicite et dont la perception évolue. Que le musée de l'Élysée ait choisi de s'y intéresser n'est pas de nature à surprendre quiconque connaît la dimension et la mission de ce centre culturel, premier musée d'Europe consacré à la photographie et toujours désireux de faire connaître ses collections — plus de 4000 photographies concernant la montagne — au plus grand nombre.

L'histoire, la grande, retiendra sans doute que cette exposition *Sans limite* se tient à un moment charnière, soulignant encore davantage l'importance de l'événement. Entre la disparition récente de Charles-Henri Favrod et l'horizon 2020 de la nouvelle Plateforme 10 lausannoise à laquelle s'intégrera l'Élysée, *Sans limite* marque la dernière collaboration de Daniel Girardin, son fidèle conservateur en chef à qui l'aura mondiale de l'institution doit beaucoup.

À cela s'ajoutent des conditions optimales pour atteindre les cimes, puisque la quantité, la variété et la richesse des œuvres présentées sont au rendez-vous: pas moins de 300 tirages — un bon tiers appartenant au musée — issus des daguerréotypes du 19^e siècle aussi bien que des techniques numériques.

Ce ne sont toutefois pas ces seuls éléments qui guident le visiteur. L'approche thématique suggérée par le titre nous confronte en effet à des stratégies sans cesse renouvelées pour témoigner d'un monde sans limite. Comment montrer ce qui ne peut que partiellement être perçu par une photographie? Les points de vue abondent, et l'exposition nous les fait découvrir toutes époques et techniques confondues. Frontalité, verticalité, horizontalité, plongée, distance (géographique et critique) sont ainsi abordées parallèlement à leurs utilisations par la science, le tourisme, l'alpinisme et l'art.

On y découvre une vision romantique de la montagne tout autant qu'une volonté de comprendre, initiée par l'esprit des Lumières. On y admire les prouesses des pionniers, à l'outillage balbutiant. On s'y interroge notamment, par le jeu d'une distance critique, sur les traces qu'y laisse l'intervention humaine. On y accompagne enfin de nombreux photographes d'ici ou d'ailleurs (William Donkin, Marcel Imsand, Maurice Schobinger...), dont certains ont laissé leur vie et la profondeur de leur regard là-haut, tout là-haut...

Sans limite, Photographies de montagne,
Musée de l'Élysée, Lausanne, jusqu'au 30 avril 2017
www.elysee.ch

Avignon-sur-Lausanne

Par Benoît Gaillard

Programme commun: l'expression suggère une cohérence rendue possible malgré ou grâce à une diversité. Pour le rendez-vous lausannois des arts de la scène qui la porte pour la troisième année consécutive, cette appellation s'affirme même comme une revendication. Chacune des institutions partenaires de cet événement — le Théâtre de Vidy, l'Arseinic, le Théâtre Sévelin 36, la Manufacture, l'ECAL et la Cinémathèque suisse — se doit d'y cultiver ses spécificités tout en s'enrichissant de celles des autres.

L'échange sera donc à nouveau le maître mot des dix jours — du 23 mars au 2 avril — du festival. Les différents espaces scéniques mobilisés verront d'abord par la force des choses converger des publics variés, habitués ou non aux types de productions qui s'y donneront, et qui auront tout loisir de découvrir plusieurs spectacles par jour. Une visibilité témoignant au besoin du dynamisme lausannois en matière de création contemporaine, puisque les «locaux de l'étape» — dont les chorégraphes Philippe Saire et Yasmine Hugonnet — en seront.

Mais l'ambition des organisateurs ne s'arrête pas là, et les éditions précédentes l'ont démontré: le festival se veut également un carrefour des productions nationales et internationales. Les seize spectacles proposés ménagent ainsi une place

non négligeable aux grands noms de la scène helvétique: le performeur zurichois Phil Hayes y présentera en première romande sa dernière création (*These Are My Principles...*), alors que Milo Rau et son Theater Hora, avec *Les 120 Journées de Sodome*, inspirées par Pasolini et Sade, promettent une nouvelle et fructueuse réflexion sur les «limites du représentable». On attend également beaucoup de *Womb*, forme inédite de «film chorégraphique et stéréoscopique», réalisé par Gilles Jobin. Les autres noms de la scène européenne ne sont pas en reste: on y retrouve Romeo Castellucci, Vincent Macaigne, Daniel Léveillé...

Toutes ces rencontres se prolongeront de façon didactique et interactive par des entretiens avec des metteurs en scène (les *Partages de midi* de la Manufacture) et des expositions, notamment.

En 10 jours, un air d'Avignon soufflera donc avec bonheur dans la capitale vaudoise, vitrine de choix pour tout programmateur curieux. Vincent Baudriller, l'un des initiateurs du rendez-vous, n'y est sans doute pas étranger...

Programme Commun, du 23 mars au 2 avril 2017,
Lausanne



Moto Cross
©Eric_Soyer

LA FLUTE ENCHANTÉE

GIL ROMAN
DIRECTION ARTISTIQUE

BÉJART
BALLET
LAUSANNE

Du 14 au 18 et
du 20 au 21 juin 2017

Billetterie
ticketcorner.ch
points de vente CFF,
Coop City,
La Poste et Manor
bejart.ch

Théâtre de Beaulieu — Lausanne

KOMUNIK

Lausanne • • •

LOTERIE
ROMANDE

RTS LA 1ÈRE

Clinique de
La Source



batiplus

HOLMES
PLACE

Sansha

Fraissinet: le monde en perspectives

Benjamin Decoin



Par Benoît Gaillard

«Donne-moi le goût de garder la clôture / D'où je vois je te vois»... Toute l'ambiguïté du voyeur résulte de cette distance subtilement choisie et maintenue par le regard: assez près pour voir, assez loin pour en bénéficier.

Une distance que ce troisième album-studio de Fraissinet, sorti en début d'année, ne cesse de rendre critique en l'appliquant à de nombreux champs de vision. De la greffe d'organe d'un inconnu (*Le cœur qui bat*) aux vertus de la connaissance historique (*La mémoire de nos pères*), ses onze titres ondoient dans une orfèvrerie pop aux inflexions plurielles, où l'auteur-compositeur-interprète franco-suisse donne à voir et à juger sans jamais imposer.

Ce qu'une plume conventionnelle amènerait de moralisme taillé à coups de burin est ici remplacé par ce précieux mystère, gage de poésie et de liberté pour le public qui y est confronté.

L'ambiguïté du voyeur est donc aussi celle de toutes les situations proposées: une chanson comme *Notre ressemblance* questionne l'identité — notre vie ensemble fait-elle notre ressemblance? — sans définir le type de relation instaurée ni surtout répondre, écueils systématiquement bannis d'un univers maîtrisé qui connaît tous les dangers du raccourci.

Dans une de ses interviews, Fraissinet rapprochait symboliquement chacun de ses albums d'un âge de la vie. *Courants d'Air* rejoignait ainsi l'émerveillement de l'enfance, alors que *Les*

Métamorphoses s'inscrivaient dans une transition adolescente. Il n'est à présent pas à exclure selon lui — formulation révélatrice de ce manque de certitude à la hauteur de son exigence artistique — que l'âge adulte ait enfin trouvé droit de cité: «*Voyeurs*, reconnaît-il, propose des regards plus larges sur le monde, moins autocentrés, avec une position plus collective, passant du je au nous.» Le regard s'y fait des raisons de voir, investiguant, intériorisant, affrontant la réalité en face, mais pas uniquement, puisque les plongées, contre-plongées, travellings s'y développent. Autant de perspectives éloquentes pour l'étudiant en cinéma qu'il fut initialement, marqué durablement par la «poétisation du rapport à l'image» que *Le Voyeur* de Michael Powell a générée. C'est au demeurant aussi par ce biais que la cohérence de l'album se matérialise, et la ligne graphique du livret aussi bien que le clip d'*Apprends-moi*, tous deux réalisés par l'auteur, sont là pour la souligner.

Sa vue imparfaite — un de ses yeux voit flou — explique peut-être aussi chez Fraissinet cette soif du regard que tentent de combler musique et mots. Une telle nécessité, jointe à celle de dire absolument en ne cessant de se «soumettre à la question» du «Comment dire autrement?», lui évite de céder à la rime et à la larme faciles. Elle nous offre de surcroît une œuvre qui se relit et se réécoute dans un format où règne un instantané trop souvent insipide. C'est déjà beaucoup.

Fraissinet, *Voyeurs*, Val en Sol, janvier 2017

il fallait que les choses soient claires

Par Sophie Castellani

Les États-Unis ont Diablo Cody (à qui nous devons le film *Juno*), nous avons Virginie Despentes. Punk sur le tard, écrivain, cinéaste, féministe et revendicatrice, elle impose depuis des années un style punk résolument engagé, aux formules acérées et brutes. Et si *Baise-moi*, la première réalisation de son livre éponyme publié à 24 ans, révèle une volonté de provoquer, un côté «sale», sans grande notion d'éclairage et sans réelle ambition esthétique, on adoucit le trait avec *Bye Bye Blondie*.

Tiré du livre — éponyme lui aussi (aux éditions Grasset, 2004) — mais infidèle à sa version littéraire, le film retrace l'histoire d'amour de Gloria et Frances. Car la liaison hétéro du livre est devenue la liaison lesbienne: Gloria et Frances habitent Nancy. Alors adolescentes, punks un poil édulcorées des années 80 et internées en hôpital psychiatrique, elles s'aiment. Follement et intensément. Des années plus tard, Frances est devenue présentatrice télé, parisienne, bobo et chic, aime toujours les femmes mais est mariée à un écrivain qui aime les hommes. Gloria, elle, traîne dans les coins de rues pour manger, dormir, vivre. Frances emmène Gloria dans son sillon, à Paris et leurs retrouvailles vont ramener à la surface une quantité incroyable de regrets et de souvenirs de leur jeunesse. Le tout jusqu'à la rupture.

Que les choses soient claires: *Bye Bye Blondie* met le lingé sale sur la table.

On y cause sans domicile fixe, lutte des classes, amours adolescentes, incapacité chronique des géniteurs pour l'amour, homosexualité, féminisme engagé, grunge, punk, psychologie adolescente et déchéance. Ça rappelle les quinze ans, le T-shirt des Ramones, les Camel 100's fumées à toute vitesse à la pause de dix heures, les cheveux aux pointes rouges et les Doc Martens.

Virginie Despentes est écrivain avant d'être cinéaste. Une quinzaine de récits légèrement trash et au propos revendicateur sont attachés à elle comme faisant partie intégrante de son histoire personnelle. Le ton est décalé, toujours provocateur mais avec une finesse et un phrasé soigné. Elle a longtemps été sujette aux idées reçues: incapable de ne pas ouvrir la bouche pour un oui ou pour une injustice, coupable d'être un poil trop féministe aux yeux de certains. Ici, elle revendique la rupture entre deux classes sociales, entre deux univers distincts qui se mélangent aussi bien que l'eau et l'huile.

Si l'introduction du film sépare les deux personnages de manière manichéenne — Gloria reste une punk, habillée de noir, insultant les passants et Frances s'est assagie, chauffeur au volant et collier de perles autour du cou — elles partagent un passé sous forme de flashbacks. Et c'est d'ailleurs le propos le plus intéressant du film. Là, les personnages ont du relief, bien qu'enfermés dans leurs rôles. Les dialogues sont plus savoureux, plus naturels. Le rythme de la narration est différent: parce que figurant dans le passé, il est romancé. Comme cet affrontement dans les rues de Nancy, où les combattants apparaissent les uns après les autres dans la pénombre, bâties de baseball aux mains, sur fond sonore de «Mort aux vaches, mort aux condés, vivent les enfants d'Cayenne, à bas ceux d-la Sûreté!».

Mais que les choses soient claires: *Bye Bye Blondie* met l'amour sur la table.

Il y a une sorte de rupture qui s'effectue, dans l'amour. Un abandon de soi, de ses préjugés. On donne tout. Et on finit par se rendre compte que cette personne, en face de soi, nous ressemble, nous assemble et fait de nous un tout. Avec cette personne, on peut se permettre d'être soi-même, et c'est le propos du film: Frances n'est elle-même avec personne excepté Gloria.

Le film est à mille lieues de l'esthétique amoureuse homosexuelle qu'on avait admirée chez Kechiche pour *La Vie d'Adèle*. On grince des dents sur ses défauts. Des scènes trop sombres, des cadres trop cadrés. Certes, ils sont moins déconcertants que pour *Baise-moi*, qu'on aurait pu penser être un film de vacances — tout de même classé X — tourné caméra au poing. Il faut dire qu'on retrouve chez *Bye Bye Blondie* un certain amateurisme primaire.

Pire, il est même assumé.

Il y a une sorte de rupture qui s'effectue, dans l'amour.
Un abandon de soi, de ses préjugés.



Bye Bye Blondie
Réalisation et scénario: Virginie Despentes
Avec Emmanuelle Béart et Béatrice Dalle
France — 2012

pourquoi relire Bartleby, d'Hermann Melville?

Pour refaire connaissance
avec le premier punk de la littérature



Bartleby Company
Harald Kreutzberg, Berlin, 1920
photo © Lisi Jessen

Par José Lillo

I would prefer not to, ne cesse d'interposer Bartleby entre lui et sa hiérarchie tout le long de cette courte nouvelle d'Hermann Melville publiée pour la première fois en 1853 dans le *Putnam's Monthly Magazine of American Literature, Science and Art*. *I would prefer not to — Je préfèrerais ne pas.* Ou J'aimerais autant pas — je préfèrerais m'abstenir — je préfèrerais ne pas le faire. Les variantes pullulent. Aucune n'est pleinement satisfaisante. La phrase anglaise se dérobe, se fait insaisissable d'une édition à l'autre et s'avère définitivement intraduisible en français. Dans le bref récit de Melville, cette phrase à elle seule, répétée avec constance, inaltérablement, suffit à suspendre toute ingérence, toute subordination, à renverser tout rapport de sujexion à quelque ordre que ce soit, à tout devoir aussi intransigible soit-il : *I would prefer not to*.

Intitulée également *Bartleby l'écrivain*, ou *Bartleby le scribe*, ou encore *Bartleby: une histoire de Wall Street*, *Bartleby* rapporte le recrutement d'un scribe dans le cabinet d'étude d'un homme de loi de Wall Street, humaniste et philanthrope, qui voit ses affaires croître à la faveur de son succès. Ses trois employés ne lui suffisent plus à abattre l'ensemble des tâches. Il lui faut engager un écrivain affecté à la copie manuscrite de textes, un bureaucrate des lettres à la belle écriture fine et déliée, un orfèvre de la retranscription scrupuleuse de documents de travail. Ce que l'on nomme alors — avant l'invention de la photocopieuse et les développements de l'informatique, de ses scanners, de ses claviers et de ses tablettes tactiles — un scribe. À savoir: *qui pratique l'écriture*. Au sens littéral. À la main. Un «copiste de pièces juridiques», au sens fonctionnel et purement pragmatique.

Rien n'affecte autant une personne sérieuse qu'une résistance passive

Il est le seul à se présenter à l'annonce. Rien ne s'oppose à son engagement. Son allure singulière, qui pourrait même dérouter, est pourtant interprétée par le narrateur comme un facteur favorable, susceptible de motiver davantage encore au labeur ses autres employés et d'en obtenir un meilleur rendement. L'affaire est conclue. Les trois premiers jours se passent sans accrocs, Bartleby donne pleine satisfaction. À l'exception d'une légère incommodité dans la sensation par l'impression qu'il fait lorsqu'on le considère avec attention : «*[...] il écrivait en silence, sans éclat, mécaniquement.*» Une première ombre, légère, passe, annonciatrice d'un désordre d'un genre entièrement nouveau.

Au troisième jour, l'avoué lui enjoint de venir le rejoindre dans son bureau afin d'effectuer ensemble la comparaison des textes originaux d'avec leur copie pour s'assurer conjointement

Au fur et à mesure du prolongement de la nouvelle, la situation prendra de l'ampleur, deviendra endémique. Plus aucune tâche ne sera accomplie par Bartleby. Pourtant présent chaque jour à son poste de travail, ponctuel. Et pour unique réponse à quoi que ce soit qui lui soit demandé, immuablement: *I would prefer not to*. Dans son désarroi, l'homme de loi, se refusant à violenter Bartleby, dépassé par l'éénigme qu'il lui pose, se décidera à déménager de ses locaux et à l'y abandonner, après qu'il y a à la longue élu domicile. À la fin de la nouvelle, le narrateur reviendra sur ses pas une dernière fois et découvrira, dans ces bureaux désormais vacants, leur résident Bartleby *dans un déshabillé étrangement loqueteux*, ultime image de lui qu'il laissera avant que la police ne l'emporte et qu'il finisse par mourir d'inanition en prison, lui qui ne se nourrissait que de biscuits au gingembre.

À la suite de l'annonce que j'insérai, un jeune homme immobile apparut un matin sur le seuil de mon étude (nous étions en été et la porte était ouverte).

Je vois encore cette silhouette lividement propre, pitoyablement respectable, incurablement abandonnée !
C'était Bartleby [...] un homme d'aspect singulièrement rassis.

de leur parfaite concordance, comme il est de rigueur de le faire avec la plus extrême vigilance dans le domaine juridique. *I would prefer not to*. La réponse de Bartleby, stupéfiante, cingle. Proférée pourtant d'une voix simple, d'où aucune tonalité de révolte ni même de protestation ne se laisse percevoir. Le contraire d'un cri, un simple murmure tranquille, ferme, inexorable. *I would prefer not to*. Par trois fois. Implacablement. Qui laisse démunis et perplexe, coi l'homme de loi, contraint de renoncer à obtenir l'acquiescement de son employé, l'action dont il a censément la charge et qui n'a plus pour autre horizon professionnel et personnel que de retourner défait à sa place où constater pour lui-même l'incapacité dans laquelle il se trouve de se faire obéir. *I would prefer not to*.

L'essayiste et romancier Maurice Blanchot, à propos de *Bartleby*, aura cette formule éblouissante qui en contient toute la substance: «*[...] nous sommes tombés hors de l'être, dans le champ du dehors où, immobiles, marchant d'un pas égal et lent, vont et viennent les hommes détruits.*»

I would prefer not to, la première version de ce qui plus d'un siècle plus tard deviendront les derniers mots de toute une génération: *No Future*. Hermann Melville, romancier des grands larges et inventeur du punk.

Bartleby
d'Herman Melville,
édition originale: *Putnam's Monthly*,
novembre 1853



28-29 société
#no future

30-31 libertés
hey ho! let's go!

32-33 ado'tres
Mara

société

#no future

Par François Guery

No future... un maître mot des années soixante-dix, un résumé de la «philosophie punk», une sorte de contre-mot d'ordre plutôt, le contraire d'un slogan puisqu'il ne peut pas viser à mobiliser, à séduire, à rassembler!

Traverser le désespoir, sans pour autant entrer dans l'apathie qui va avec la mort des espoirs de s'en sortir? Les punks ont cultivé une musique violente, révoltée, bien loin de celle des Beatles, doucement, mélodieusement résignés, avec leur goût des instruments à corde indiens, de la fumette bouddhiste! La traversée du désespoir n'est pas l'apanage de ces punks hurleurs, vilains comme des pirates manièr Qeequeg (le héros de *Moby Dick*) avec leurs scarifications, leurs breloques de métal pendues au visage. C'est même un évènement philosophique bien classique, propre au XVII^e siècle, qu'il faut rappeler en remettant dans sa sauce authentique d'époque le récit que René Descartes en a donné à mots couverts, sans avouer entièrement combien il en avait bavé.

Notre Descartes national à nous les Français (c'est par excellence le philosophe «frouze») admet qu'il a connu sa déprime en 1631, telle qu'elle est racontée plus tard dans la partie qui ouvre sa seconde méditation:

«Comme si tout à coup j'étais tombé dans une eau très profonde, je suis tellement surpris que je ne puis ni assurer mes pieds dans le fond, ni nager pour me soutenir au-dessus...»

Épisode de cauchemar, qui ferait se réveiller en sursaut et en sueur celui ou celle qui l'a subi... c'est une forme d'asphyxie, le souffle coupé, avec la perte des repères du haut et du bas, une déroute des sens et des esprits, une panique anxieuse. Une crise d'angoisse.

Mais ce récit mal déguisé d'un épisode dépressif est indissociable de sa vie intellectuelle, qu'il raconte sans la relier à des états d'âme. Il a cultivé le doute radical, il a perdu délibérément tous les repères de sa vie antérieure, donc, le monde de la foi, l'appartenance à une communauté de croyants, le soutien de l'amour de Dieu. Il a voulu douter, remettre en cause tout ce qui est «cru» sans être certain, puisque la foi est une croyance sans certitude, un pari sur l'incertain.

Nietzsche semble lui faire écho lorsqu'il fait dans son *Gai savoir* le portrait halluciné de l'insensé, qui crie dans les églises «nous avons tué Dieu». L'insensé exprime son désespoir et son désarroi en ces termes:

«Ne tombons-nous pas sans cesse, en avant, en arrière, de côté, de tous les côtés? Y a-t-il encore un en-haut et un en-bas? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine?»

Le meurtre de Dieu, dans ces deux cas, ouvre l'homme sur un abîme vertigineux, un étourdissement, un étouffement dans un vide irrespirable, comme si ce vide nous aspirait et nous faisait sentir, pour la première fois, la mort qui guette et qui habite les mortels.

Dans le *no future* des seventies, ce n'est pas tant la mort de Dieu que celle des espoirs mis dans la vie et dans une providence, de l'optimisme raisonnable, qui rend malades et quasi fous ces punks porteurs de malheur. Et pourtant, ce n'est pas le fin mot de cette histoire récente, et le monde ne s'est pas arrêté de tourner entretemps, même s'il continue à tourner de travers.

Déjà, Descartes obtient quelque chose, pas le pur néant, de son doute qui porte sur «tout», sur le monde en entier: si je doute de tout, moi au moins, qui doute, je suis, j'existe! Il a donc échangé un monde douteux contre son moi certain, il s'est découvert comme un absolu indubitable! De plus, ce moi indubitable est un moi qui doute, un douteur qui, comme le Satan du *Faust* de Goethe, a «un esprit qui toujours nie». Le mouvement punk hérite de cet esprit contestateur, tourné contre un monde faux et séducteur dont il rejette la magie. Il y a des lobbies qui nous font croire à des prodiges, on nous fait consommer, on nous traite comme un troupeau docile prêt à gober des sottises, mais ces «malins génies» se heurtent à la négation contenue dans ce Moi qui doute, une résistance s'établit!

Regardons comment ces lobbies s'y prennent pour nous gruger. Des monstres géants: Google, Microsoft, les sites à succès comme Facebook, Instagram, où c'est un *must* de se faire voir, se rient de nos droits à la discréetion, capitalisent nos «données» et vendent peut-être (on s'en doute) aux grandes marques les adresses e-mail des gogos qui s'en servent pour s'inscrire. Une kyrielle d'identifiants personnels deviennent un gibier chassé par des publicitaires, sans qu'on sache qui pourrait un jour détourner ces fichiers géants pour nous parquer, nous détenir, nous punir (*l'enfer sur terre*). Ce serait la vengeance des Behemoth, des Leviathan que Descartes avait niés en doutant!

La méfiance est une affirmation: j'existe d'abord! C'est à moi de voir! En doutant de tout, je me contrôle, je maîtrise mieux ma vie, je me donne ce futur qu'on cherche à me pourrir! On me traite comme une marchandise (punk, dans la langue de Shakespeare, c'est la traînée, la prostituée), mais je vends cher ma peau, j'impose mon quant-à-moi!

hey ho! let's go!



Chloé Berthaudin Rombaldi

Punk's not dead. Le punk n'est pas mort,
il se cache dans les détails.

Par Thomas Bourdeau

Le punk n'est pas mort, on peut vous l'affirmer, mais il est ailleurs, autrement. Artistiquement attachée à une période et un mouvement, l'attitude s'est diluée au fil des années et a envahi tous les domaines de la vie avec plus ou moins d'intensité mais son efficacité sociale demeure toujours aussi déconcertante. Et vous, êtes-vous punk?

Un mec se dirige vers moi dans la rue et me demande: «c'est quoi le punk?». Donc je shoote dans une poubelle et je lui dis: «C'est ça le punk!». Du coup, il shoote dans une poubelle et dit «C'est punk?» et je lui réponds «Non, ça c'est la mode!». C'est Billie Joe du groupe Green Day qui parle et il a en effet tout dit. La messe punk est vite emballée! Mais le punk aujourd'hui, que fait-il? Il vide la poubelle? Car si le mouvement est clairement identifié, il demeure à la fois une énigme pour les nombreux suiveurs. L'expression : «C'est punk» est d'ailleurs devenue un cliché à force d'être trop usitée, un brin galvaudée voire un lieu commun... Les punks de l'époque ne se posaient pas trop de questions sur leur mouvement, ils étaient dedans, voilà tout!

Votre serviteur confesse avoir traîné ses Doc Martens dans des squats londoniens durant les années 80. Les années anglaises moribondes voyaient Margaret Thatcher briser consciencieusement la vieille tasse économique de la *Old England* d'alors et sur le plan artistique c'était le feu d'artifice. Le squat était non loin de Brixton. On ne pouvait déjà plus décentement parler de punk mais de *cold wave* ou de *neo punks*, mais tout cela défrisait beaucoup quand même! Et pas que les cheveux des jolies filles! Sur la planète musicale d'ailleurs, les anciens petits groupes punks d'alors commençaient à remplir les stades, le business tournait à plein. Certains nostalgiques à Londres, les punks historiques, traînaient encore à Camden ou Carnaby Street comme des poulbots au teint blafard, des cartes postales à accrocher avec une épingle de nourrice.

Pour dormir dans un squat londonien, il y avait en fait un réseau et des combines, une sorte de Airbnb punk avant l'heure. On nous a indiqué: «Vous pourrez dormir là, ici c'est le salon et là la cuisine.» Des mugs, une bouilloire et un toaster étaient bien en évidence dans la cuisine. Quelques boîtes de *beans* trônaient aussi en guise de symbole warholien. Dans un squat, on boit du thé avec du lait et ça reste punk! Beau sens de l'ironie.

Dans le couloir, on a très vite remarqué des restes de verre brisé au sol. Un mauvais geste, une fête, en tout cas c'était dangereux. On le signale, mais nos hôtes punks ne voyaient pas l'utilité de nettoyer. C'est comme cela! *No future*, quoi!

Alors, on s'est installé, on a regardé le plan de Londres pour préparer les soirées et le shopping. Puis après avoir trouvé un vieux balai dans un coin, on s'est mis en tête de nettoyer cette crasse dangereuse. Le couloir propre, on a insisté dans le salon et la cuisine juste pour le fun et la beauté du geste. Le squat avait belle allure. Jo, un des punks qui occupaient le squat, a écarquillé les yeux (On a découvert plus tard qu'il avait servi de modèle pour le *roadie* amorphe du film *Rude Boy* des Clash), puis il a lancé un: «Woaw c'est top, merci!» et s'est affalé tout heureux dans le canapé en décapsulant une bière. C'est punk? On s'interroge encore sur cette situation inédite. Qu'est-ce qui fait punk dans tout cela? On a gardé la mode, l'esthétisme, mais la dégaine et la désinvolture semblent avoir disparu. Et le mouvement punk n'avait-il pas sérieusement besoin d'un bon coup de balai?

Il reste qu'un punk aujourd'hui ressemble plutôt à un aristocrate décadent, un voyageur immobile. Le cinéaste Jim Jarmusch en est un symbole vivant. Il a la classe du marcheur punk et réalise de sublimes films, très lents, qui figent les moments de désordre. Un peu comme on peut apprendre à fixer sa pensée dans le bruit de la vie. On a toujours été fasciné par la diffusion éclatante du mouvement punk qui scintille, comme un flash de lumière, comme un badge qui brille sur la veste ou la robe. C'est diablement beau jusqu'à l'obscénité! Comme des bas déchirés, une mini-jupe déstructurée, des pantalons écossais, des fermetures Éclair et des épingle de nourrice. Punk, c'est cette classe insolente, même dans la crasse, qui demeure vraiment rafraîchissante.

Les punks jouaient sur les figures de la provocation. Une façon de bouleverser l'ordre établi, de secouer les parents, de taillader les classiques comme les jeans Levis qui en devenaient trop réactionnaires, alors il fallait les déchirer! Mais maintenant, qui lacère le textile? N'est-ce pas «déjà vu», comme on dit? Dans le monde de la mode c'en est presque devenu un marronnier. Qui sera le créateur punk? Le terme a trop souvent été repris chez les modasses, ces *fashion victims* fadasses, qui lâchent en sortant d'un défilé: «c'était terriblement punk!» Au moment de se glisser dans leur limousine Uber qui les attend sur le trottoir. Ils sont un peu bas de gamme dans la revendication et pas bien punk. Très conformistes, ces jeunes à l'arrière des limos Uber, fans de Snapchat, obsédés par le débit du wifi, tout comme celui de leur carrière!

Être punk, ce serait plutôt être contre le politiquement correct qui frise le ridicule. L'écrivain Michel Houellebecq est punk, bien évidemment. Il a presque des allures de punk à chiens, de ceux qui zonent autour des gares SNCF, car il ne fleure pas le bon goût esthétique. Mais lui a des visions littéraires terriblement justes, d'autant plus justes qu'il chante faux quand il fait de la musique, et c'est punk.

Dans le mouvement punk, très vite est apparu le terme *destroy*. Détruire et se détruire. Un regard quasi philosophique, réaliste, sur nos existences de mortels. Les geeks de la Silicon Valley qui luttent contre le vieillissement ne sont pas punks. Une jolie grand-mère fière de ses rides l'est! Elle assume. Elle est punk! Le silicone, voire les tatouages ne sont pas punks. Un corps humain dans sa vérité l'est. Alors, êtes-vous parfois punk?

ado'tres

Par Laurent Conus



Ramon Catarina

Mara

Nos gamins ne s'en laissent pas conter.
Pas plus que ceux que nous étions, sans doute.

Alors, tous pareillement autistiques
à force d'être hyper-connectés,
les ados d'aujourd'hui ? À d'autres !

J'aime sortir de ma zone de confort, c'est là que je me découvre, me construis.

— Maman, je veux rester ici, au Portugal.

Petit caprice de vacances, pense Isabel.

Trois semaines après le retour en Suisse, Mara est prête à entrer au gymnase. Les valises sont fermées, tout comme le cœur d'Isabel, la maman. C'est au Portugal que Mara va faire sa rentrée au gymnase.

— Pourquoi cette envie soudaine, un fait déclencheur?

— Non, j'avais 11 mois quand je suis venue en Suisse et depuis toujours, je sais que je retournerai au Portugal.

— Pour toujours?

— Non, non pas du tout.

Ma question fait rire Mara.

— Tu pars donc à seulement 14 ans pour trois ans d'études, même si c'est dans la famille, j'imagine qu'il y a eu des moments difficiles, des doutes?

— Oui, ce qui a été difficile pour moi c'est ce sentiment d'abandonner Xavier, mon petit frère qui a six ans de moins. Surtout que je m'en occupais beaucoup en Suisse. Et Maman...

Un silence, le premier depuis le début de notre rencontre.

— Oui, pour ma maman ça a été dur... surtout qu'elle et moi sommes fusionnelles! On a l'habitude de beaucoup parler ensemble, on se confie. Je sais qu'elle a pris énormément sur elle pour me laisser partir au Portugal, même si elle savait que j'étais entre de bonnes mains.

— Une belle preuve d'amour!

— Oui, c'est exactement ça. Elle venait pour les vacances, mais pour elle, la vie au quotidien n'était pas toujours simple à gérer et ça me faisait de la peine pour elle.

— Je t'écoute et me dis que durant cette expérience, c'est un peu comme si les rôles s'étaient inversés. Toi, tu étais dans ton élément et tu t'inquiétais beaucoup pour ta maman.

— Moi je l'avais choisi et même si parfois j'avais des doutes, il n'était pas question de rentrer avant la fin de mon gymnase. Vous savez, ma maman est

un modèle de femme et de mère pour moi. Je lui suis très reconnaissante pour mon éducation.

— Aujourd'hui que tu es rentrée diplôme en poche, à 17 ans, comment se passe ta vie?

— Je suis actuellement en stage dans une crèche, je me suis découvert une passion pour les bébés à tel point que le matin je n'ai pas l'impression d'aller au « travail ». Parallèlement, je vais faire traduire mes divers travaux effectués au Portugal en souhaitant qu'ils puissent être reconnus en Suisse. Et il y a les voyages...

« Voyage » est un mot qui illumine instantanément Mara, qui enchaîne dans un tel engouement qu'il force mon silence.

— Je pars dès que j'en ai la possibilité. J'ai besoin de rencontrer, de voir, de ressentir des gens, des choses que je ne connais pas... En fait, j'aime sortir de ma zone de confort, c'est là que je me découvre, me construis.

Un jour j'ai vu une affiche pour le don du sang. Je me suis dit que je n'avais jamais pensé à faire cela, alors je suis allée donner mon sang. Pareil pour du bénévolat et pareil pour cette interview. J'aime me sentir libre, vivante... Pour moi les choses que je connais déjà me rendent moins vivante!

Je repense alors au rire de Mara, lorsque je lui demandais si elle voulait retourner pour toujours au Portugal.

— Tu utilises pleinement les possibilités de ta génération. Découvrir d'autres cultures, villes ou pays de manière simple. Comment le vivent tes parents?

— Mes parents le comprennent bien. Par contre mes grands-parents restés au Portugal me demandent toujours pourquoi j'ai envie d'aller voir des lieux que je ne connais pas. Je comprends bien que pour eux la notion de frontière, de différence soit bien réelle. Pour moi, l'inverse est une évidence, les frontières tombent et pas seulement dans le monde virtuel. En même temps, j'ai de la peine à croire et comprendre ce qui se passe actuellement aux USA, c'est inimaginable.

— As-tu une explication?

— Peut-être qu'au pays de la liberté, beaucoup d'Américains ne sont pas si ouverts que ça. Et je trouve cela très inquiétant.



36-39 nihilisme chic

instapunk — la contre-culture couture

40-49 série
#en crise

mode

35



Ruben Toledo

instapunk — la contre-culture couture

Vêtements lacérés, slogans et quincaillerie de luxe:
le nihilisme chic personnalisé et provocateur fait son retour
pointu et libératoire.

Par Katharina Sand

Le mardi 24 janvier 2017, entre une Parisienne en trench et un touriste, un jeune homme pâle déambule d'un escalator dans le Centre Pompidou, sa tête couronnée de *spikes* rigides de 50 centimètres couleur rouille. Sa tenue en cuir cloutée est sprayée en vert acide, bottes incluses. Sur sa veste, portée sans chemise sur ses abdominaux style Iggy Pop, on décrypte les mots *Queers Still Here* et *Rip Off*. L'homme en vert fait chauffer les Iphones des spectateurs qui étaient restés blasés devant les robes incrustées de paillettes et de plumes des plus grandes maisons. Si le défilé Vêtements reste le plus *hype* des shows Haute Couture à Paris, c'est aussi grâce à la peinture vert acide encore fraîche appliquée à 4 heures du matin par son créateur Demna Gvasalia, qui depuis 2016 assure aussi la direction artistique de la maison vénérée Balenciaga.

La révolution se vend bien. Versace avait fait le bonheur des paparazzi en épinglez Liz Hurley dans une robe de sa collection punk en 1994. Alexander McQueen, Rei Kawakubo, Moschino et plus récemment Rodarte et Riccardo Tisci pour Givenchy se sont tous approprié les codes du punk. Lors de l'exposition *Punk: Chaos to*

Couture en 2013 au Metropolitan Museum of Art de New York, des tailleurs Chanel élégamment troués par Karl Lagerfeld se trouvaient à quelques pas des reproductions des toilettes du fameux club CBGB's (selon Patti Smith, «tout se passait dans les toilettes»).

Moda Operandi, sponsor du Gala du Musée à New York, s'était vite retrouvé en rupture de stock des mohawks en plumes à 1 392 dollars. À Genève, au magasin La Gaieté, les perruques et crêtes mohawk sont disponibles au prix de 18 francs. La propriétaire, Madame Monique Manoukian, sa coiffure moins pointue mais tout aussi rousse que celle du rebelle sur l'escalator, raconte qu'entre Halloween et décembre les clients se sont rués sur les perruques iroquoises de toutes les couleurs confondues (les options sont rose et vert fluorescent ainsi que noir), les *spike* (jaune et orange) et les colliers de chien. (Elle confie que «parfois les clients se rabattent sur les perruques hardrock»). Puis nous montre le costume pour enfant — Doc Martens pas incluses — ainsi que les bagues de nez que l'on peut, son ton est rassurant, «aussi mettre dans les oreilles». Elle ajoute avec regret «mais les épinglez de nourrice

Nous sommes libres de donner au passé son sens.

pour le nez se sont très mal vendues». Malgré cet échec, depuis qu'elle a repris le magasin en 1999, le punk reste toujours d'actualité. Serait-ce — comme l'éternel retour de la marinière — un *evergreen*?

«C'est un cycle récurrent, comme le disco et le DADA» nous confirme Elisabeth Fischer, historienne de la mode et responsable du Département Design, mode, bijoux et accessoires de la Haute École d'Art et de Design à Genève. «Briser les codes est toujours à la mode! On retrouve des déclinaisons du punk chez Jean-Paul Gaultier, chez Margiela, chez Alexander McQueen...». Elle relève surtout le côté *DIY* ("Do It Yourself") de la mode punk à travers du bricolage. «Malgré son nihilisme c'est une mode qui — en commençant par les cheveux! — nécessite du temps et de la réflexion sur son apparence». Souvent dans une esthétique brusque: les vêtements sont sauvagement troués, déchirés et décorés avec une panoplie de quincaillerie (chaînes, clous, cadenas), puis customisés aux slogans provocateurs en couleurs criardes.

Le mouvement punk est né pendant les années Thatcher et ses messages politiques s'adressaient à une jeunesse révoltée. C'est surtout la boutique de Vivienne Westwood et de Malcolm McLaren au 430 Kings Road à Londres à l'époque qui définit le style punk que l'on connaît aujourd'hui. Westwood habillait les Sex Pistols, dont son mari Malcolm était le manager. Leur boutique SEX ne s'adressait pourtant pas aux vrais punks qui s'habillaient en vêtements récupérés et customisés par eux-mêmes. Westwood avait simplement compris que «le punk était une opportunité de marketing».

De nos jours ceux qui préfèrent perfectionner leur pogo bien chaussés et sans devoir gribouiller eux-mêmes des slogans sur leurs Dr. Martens peuvent se procurer des Doc Martens personnalisées par Vêtements chez Colette à Paris sinon chez Opening Ceremony. Les mots *BORDER* et *LINE* en blanc sont respectivement imprimés sur le talon gauche et droit, un zip sur le côté permet de les porter sans lacets en tout confort. Aux alentours de 730 francs, elles reviennent à trois fois le prix du modèle standard avec le même détail de couture jaune sur fond noir.

Pour le défilé Vêtements de janvier, Demna Gvasalia s'était inspiré des stéréotypes de style du projet

Exactitudes d'Ari Versluis et Ellie Uyttenbroek. Leurs photoreportages analysent les similarités, les uniformes et identifiants des tribus des subcultures. Un projet artistico-sociologique qui pose des questions sur la dissémination des codes et des valeurs transmises — sur la page 18 l'on trouve une série de jeunes hommes avec des mohawks aussi colorés que des perroquets.

Accessoire iconique des punks, les épingle à nourrice percent leurs T-shirts et leur peau. Elles représentaient l'anti-conformisme par le détournement d'un article bon marché du quotidien — l'utilisation pour les couches lavables — au piercing lowcost. Malgré leur manque de demande chez La Gaieté à Genève, des versions en or et piquées de diamants se vendent avec succès chez Colette à Paris, chez Corso Como 10 à Milan, et sont en rupture de stock sur le site de Balenciaga. Les sites du *Vogue* et *Fashionista* enchaînent des listes de best of des épingle. Le luxe s'est fermement réapproprié l'objet. «La mode est cannibale, elle dévore tout, le vidant de son sens», explique Elisabeth Fischer. Le *rip-off* n'est pas un tabou, mais l'essence du cycle.

Portées en broche pour parer une blouse, en boucle d'oreilles, en pendentif sinon bracelet, les épingle «de sûreté» ont pris dans le contexte du Brexit et du climat politique aux États-Unis un sens entièrement inattendu. Les *safety pins* sont devenus symboles de soutien aux immigrants et tout groupe minoritaire susceptible d'être victime d'agressions. Depuis la circulation du hashtag #safetypin sur les réseaux sociaux, une épingle à nourrice sur ses vêtements affiche haut et fort une nouvelle tendance: la personne qui la porte est solidaire.

“Nothing in the past is entirely true”: «le passé n'est jamais entièrement authentique», déclare Vivienne Westwood dans son autobiographie. Nous sommes libres de donner au passé son sens. Dans la vraie vie l'homme en vert du défilé Haute Couture de Vêtements est le petit ami de l'iconique et radicale conseillère de style Lotta Volkova, et il porte les cheveux courts. À l'instar de toute action politique, une vraie coiffure de punk prend du temps (entre une et deux heures), de la patience et une grande détermination, car il faut la rafraîchir tous les jours. Mais pendant un instant, lors du défilé, sa couronne de *spikes* rayonnants lui donnait un air de Statue de la Liberté.



Ruben Toledo

«Malgré son nihilisme, c'est une mode qui — en commençant par les cheveux! — nécessite du temps et de la réflexion sur son apparence»

#en crise

photographie
Jules Faure

styliste
Anouck Mutsaerts

modèle
Petra Hegedus @ OUI Management

coiffure
Kyoko Kishita

maquillage
Marianne AGB



ROBES
SUPERPOSÉES
DUMITRASCU





Veste en denim
OFF-WHITE

Bustier en satin
CARINE GILSON

Pantalon en satin
ALYX





À gauche

Chemise en coton
oversize
JUUN-J

Jeans déconstruits
en denim
NEITH NYER

À droite

Robe en lurex
**LES MAUVAINS
GARÇONS**





Veste en cuir,
Jupe en cuir, T-shirt
en coton, le tout
NEITH NYER





À gauche

Veste en sequins et cuir

LES MAUVAIS GARÇONS

Combinaison en maille **DROME**

Jupe façon peau de zèbre **KILIWATCH**

Gants en cuir

À droite

Top en coton et résille

LES MAUVAIS GARÇONS

Robe en dentelle **ALYX**

Veste en vinyl et

Fausse fourrure **LES MAUVAIS GARÇONS**

Pantalon en denim « destroy » **LOU DE BÉTOY**



52-53 joaillerie
précieuse #rebelle

54-55 pièces maîtresses

mini-vague

56-57 révolution

horlogerie: aux
antipodes du #punk

joaillerie horlogerie

précieuse #rebelle

Accumuler tout et son contraire est un art, dont il paraît que la femme est passée maîtresse. Être capable de mélanger savamment tous les genres, sans pour autant verser dans une provocation démesurée qui perdrat en élégance...
le ton est donné et toujours assumé.

Par Caroline Schmidt



1.



2.



3.



4.



5.



6.



7.

1. Boucles d'oreilles plaquées argent, zircons
www.eddieborgo.com
2. Bague argent oxydé, zircons
www.bottegaveneta.com
3. Boucles d'oreilles or rose 18ct., diamants
www.anitako.com
4. Bague or blanc 18ct., diamants
www.delfinadelettrez.com
5. Boucles d'oreilles or jaune 14 ct.
www.alisonlou.com
6. Boucles d'oreilles or rose 18ct., diamants
www.dianekordasjewellery.com
7. Bague or noir 18ct., diamants
www.repoisi.com
8. Bague *non*, or jaune 18ct., diamants noirs
www.lydiacourteille.com



8.

mini-vague

Elle est née au début du XX^e siècle, a brillé, puis a été remplacée par de gros calibres. Entre mode et rétro mania, la montre de petite taille revient sur le devant de la scène horlogère.

Par Mathilde Binetruy

Dans les années 1920, les hommes avaient une expression un brin paternaliste voire condescendante quand ils s'adressaient aux femmes. Ils disaient: «Mon petit». Plus tard, le diminutif s'est mué en: «Ma grande». On pourrait dire sans exagérer que ces deux formules racontent l'émancipation de la femme à travers le siècle, ou plutôt que le XX^e siècle a fait entrer la femme dans une autre dimension. Car c'est bien de taille dont il s'agit.

Côté style, tout a raccourci: les jupes, les manches et les désirs de faire carrière dans une cuisine. Côté accessoires, c'est l'inverse. Il y avait comme une folie des grandeurs: sacs, lunettes, chapeaux et garde-temps. Après des décennies de finesse, de montres-bijoux délicates, on a découvert aux poignets des créations aux diamètres généreux. On a deviné derrière les gros calibres le désir de jouer d'égal à égal avec les hommes: «OK, messieurs, n'oubliez pas, nous aussi on connaît la définition de COM-PLI-CA-TIONS».

PIÈCE MAÎTRESSE

Mais, ça, c'était avant. Désormais, les horlogers conçoivent des montres mécaniques dédiées aux femmes. Elles n'ont donc plus rien à prouver à quiconque. C'est précisément le moment idéal pour remettre au goût du jour des réalisations précieuses, fines, qui mixent heure et bijoux. Lorsque, après des années de «mécanique, performance, virilité», on revient à «la grâce, aux pierres précieuses et à la beauté», on imagine des créations surannées, portées par des élégantes plus au moins mondaines qui les extirpent du coffre-fort de leur mari pour les exhiber au bal des débutantes. Erreur grossière, que l'on corrige bien vite en découvrant la richesse et la diversité des références présentées par les marques horlogères. En réalité, les petites montres sont l'objet sinon d'un culte, du moins d'une passion,

que partagent beaucoup de femmes contemporaines. Toute une politique pour rendre la montre de petite taille (plus) désirable a été adoptée ces dernières années. Qu'elle soit à secret, sertie, ou colorée, elle est sortie de sa torpeur et a prouvé qu'elle pouvait être une *talking piece*, autrement dit la pièce maîtresse de la saison. À dire vrai, on mesure sa valeur à un étalon spontané qui échappe à tout contrôle: «l'effet waouh!» Dix-neuf millimètres de diamètre, bracelet vitaminé, cadrans en pierres dures, la *Mini D* de Dior Grandville en est l'exemple parfait. «L'idée était de recréer une collection qui ressemblerait à un jeu d'enfants où des vignettes autocollantes sont librement associées», explique la Maison. Cette farandole de couleurs chatoyantes a été imaginée par Victoire de Castellane, l'exubérante aristocrate qui a cassé les codes du luxe bourgeois en élaborant des lignes débridées. Lorsqu'on passe la *Mini D* au poignet, qu'on l'imagine aussi bien avec un jean qu'une jupe fendue, lorsqu'après l'avoir considérée avec un peu trop de suffisance et qu'au terme d'une séance d'essayage on la repose fébrilement dans son étui en se demandant ce qu'on a bien pu trouver à son modèle de 40 mm qui partage notre vie depuis (trop) longtemps, on mesure sa valeur. Attrante! C'est la raison pour laquelle on trouve presque une montre de petite taille dans chaque collection. C'est désormais elle qui séduit une clientèle jeune ou avide de créations originales.

LA MÉCANIQUE DU DÉSIR

Pour satisfaire ses clientes, Baume & Mercier a imaginé en 2016 une création au format infime — 22 mm — haute en couleurs: la *Petite Promesse*. Elle vise juste avec des lignes héritées de la liberté des années 1970, son bracelet double tour bleu pétard ou orange acidulé, un cadran nacre, des diamants. Avec elle, la marque s'adresse clairement



Cartier
Panthère

aux *millennials* qui s'approprient ses références pop. C'est un véritable «accessoire de style», comme le décrit la marque. En 2017, la montre se décline en phases de lune. Son boîtier en forme d'ellipse, à la carrure sertie de croissants de diamants, affiche un galbe asymétrique. Le tout donne un mix de modernité originale qui répond aux attentes du moment: une matière accessible (l'acier), des pierres précieuses (des diamants), une complication (la phase de lune qui se détache sur fond gris anthracite), de la couleur (un cadran bleu nuit) et... un diamètre discret de 34 mm.

Autre exemple: Van Cleef & Arpels. À la croisée de l'Horlogerie et de la Haute Joaillerie, Van Cleef & Arpels est passé maître dans l'art de créer des bijoux qui donnent l'heure. Des petits bijoux! Dans un esprit graphique et joyeux, la montre *Bouton d'Or* allie l'éclat solaire des paillettes aux diamants. D'autres montres à secret viennent compléter cette offre en version mini. Ah! découvrir un cadran dérobé au regard, comme celui de l'*Heure Marine*, dissimulé derrière un coffre de diamants ou celui de la *Ruban Secret* de diamants qui se révèle lorsqu'on fait glisser son nœud précieux! Entretenir le mystère, quel plaisir! Et

que dire de la dernière *Panthère* signée Cartier — boîtier carré, vis sur la lunette, chiffres romains et le petit logo Cartier dans le X — sinon qu'elle ressuscite l'un des beaux modèles de la marque dans des proportions minuscules mais avec grandeur?

C'est sans doute ce qu'il faut retenir de la petite pièce. Loin des clichés des montres du siècle dernier, portées en toute discrétion, elle est comme un point d'ironie à la fuite du temps. Elle compense sa taille par des couleurs, formes, dérobades, cadrans ou encore sertisages originaux. À la confusion et à la multitude de choix qui s'offrent aux femmes dans les collections actuelles — mécaniques, quartz, serties (ou pas), nacrées, émaillées, masculines, classiques, audacieuses — elle substitue la simple évidence de la finesse. Elle est petite, et après? Il faut y voir un défi pour exercer sa vue, un moyen de réveiller son style, la perspective d'oublier le temps qui passe, le retour à une nécessaire humilité après le rêve soixante-huitard et le libéralisme des années 1980, «les années frime», et une manière de souscrire à une mode vintage... en évitant le formica.

horlogerie: aux antipodes du ~~#~~punk

Au moment où le mouvement punk prenait son envol,
l'horlogerie suisse subissait le plus gros crash de son histoire.
Mais elle a vécu depuis lors une véritable révolution.

Par Michel Jeannot

Chercher les points communs entre le mouvement punk et l'horlogerie suisse revient à chercher les morceaux de boeuf dans l'assiette d'un vegan! Circulez... y a rien à voir! Ainsi, au moment où le mouvement punk prenait son envol, l'horlogerie suisse ne comprenait pas que le monde était en train de changer, que les vérités d'hier ne seraient pas celles de demain, que de nouvelles expressions et technologies — le quartz, évidemment — allaient faire sauter les codes. Tous les codes. Et emporter avec elles un pan entier d'une industrie qui n'avait jamais imaginé que sa suprématie puisse être remise en cause. C'est la faiblesse des arrogants que de ne pas entendre la révolution qui gronde.

Trente ans plus tard, l'horlogerie suisse a repris des couleurs. Dans l'intervalle, elle a pris la mesure du problème et a entamé une gigantesque révolution. À défaut d'avoir été punk, la vague qui a transformé l'horlogerie n'en est pas moins significative d'une époque qui a vu des mutations profondes modifier la société. Parmi ces changements majeurs, la concentration des marques dans ces entités toujours plus imposantes que sont les groupes (et qui peuvent d'autant mieux dicter leur loi) est un fait essentiel. Plus encore lorsque l'on comprend que ces grands acteurs ont acquis dans le même temps pratiquement tous les sous-traitants de la branche. Autant dire qu'en horlogerie les petits labels indépendants ne font plus la musique... Pire, cette concentration des moyens de production entre quelques mains a été accompagnée d'un coup de frein de Swatch Group dans ses livraisons aux tiers, et donc d'une nécessité pour de nombreuses marques de bâtir des outils industriels aptes à répondre à leurs besoins, notamment en termes de mouvements mécaniques. Autre évolution du secteur, cette envie (nécessité?) de lorgner toujours davantage vers la joaillerie, histoire d'être présent dans la bataille de *branding* qui s'engage dans ce secteur aujourd'hui infiniment morcelé en de petits artisans, et qui présente un potentiel de croissance bien supérieur à celui de l'horlogerie.

Question diffusion, l'horlogerie partage cependant avec les plus puissants mouvements musicaux cette capacité à s'exporter, à s'universaliser. Et c'est assurément une gageure que de parvenir à faire apprécier à des peuples autres et divers des sons ou des savoir-faire ancrés dans une culture, nés d'un terreau spécifique. C'est peut-être là la véritable magie de cet art horloger pratiqué — pour l'essentiel — sur une fine bande de terre entre Genève et Schaffhouse: réussir à faire rêver et à s'exporter sur l'entier de la planète.

Le plus punk des horlogers

Question tempérament, la généralité ne doit pas cacher l'exception. Et quand bien même l'horlogerie n'est pas très excentrique et reste volontiers classique, quelques punks ont marqué les esprits. Les vrais punks de l'horlogerie, ce sont ceux qui ont fait bouger les lignes, renversé la table et agacé l'establishment. Et ils ne sont pas légions. Le plus punk des horlogers, celui qui est véritablement parvenu à marquer de son empreinte (nouvelle) l'ensemble du secteur, est sans conteste Richard Mille. Non seulement il a brisé des codes (la transparence et la visibilité sur le mouvement, c'est lui), fait voler en éclats quelques tabous (le poids — sous-entendu du métal précieux — n'est plus le seul critère de valeur), mais il est devenu «la» référence en matière d'horlogerie innovante. D'autres jeunes pousses, à l'instar d'Urwerk ou de MB&F, ont mis des coups de pieds dans la fourmilière horlogère, mais aucun n'est parvenu à faire, comme Richard Mille en quelques années, de cet esprit rebelle une marque forte (225 millions de francs de chiffres d'affaires en 2016) et bien établie. Une marque à la fois «révolutionnaire et institutionnelle», à l'image du nom de ce parti mexicain que Richard Mille se plaît à citer en souriant.

Contrairement à de nombreux autres courants qui traversent la société et qui connaissent des rythmes cycliques (ça s'en va et ça revient...), l'horlogerie a, depuis trente ans, bâti son succès sur la mise en valeur — et l'amélioration — d'une technologie ancestrale (le mouvement horloger mécanique) et non sur des procédés révolutionnaires. Ça lui a plutôt réussi jusqu'ici puisqu'elle est parvenue à faire passer la montre d'objet pratique à *status symbol*. Et à entrer ainsi dans l'univers du luxe, avec pour corollaire des prix moyens qui ont pris l'ascenseur (on est aux antipodes de l'esprit punk!) et des chiffres à l'exportation qui ont doublé au cours de la dernière décennie.

Mais à l'ère du digital, des codes de consommation en mutation et d'une clientèle jeune à reconquérir, l'horlogerie s'apprête à affronter de nouveaux défis. Et à devoir s'adapter. Faute de quoi, les Trente Glorieuses horlogères de la période post-punk pourraient être remises en question. Et ça risque de secouer. L'avenir horloger sera assurément rock'n'roll!

Jamais vu plus con qu'un oiseau
Vous aimez les oiseaux espèce de con?
Faire l'oiseau ou faire le con
ça se ressemble beaucoup
Je t'en foutrai moi des oiseaux
Bande d'oiseaux
Troupeaux de cons
Oui, ils sont terriblement cons les oiseaux
Plus cons que vous, même
Pauvres petits
J'ai rarement vu un cinéma plus grossier
Et plus con
Quel est l'oiseau qui a pondu cette connerie?
C'est un con

LES OISEAUX
SONT DES CONS

II.



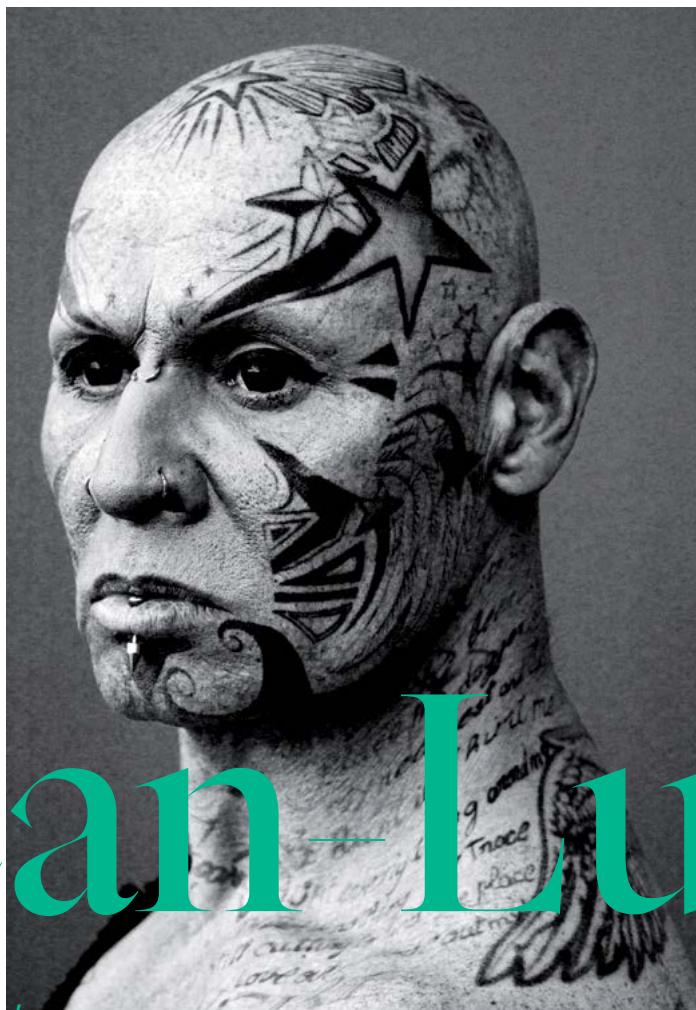
I.

MALL

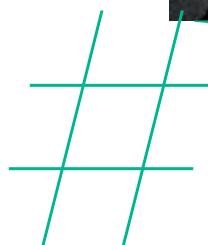
Qu'ils sont cons les oiseaux
Qu'ils sont cons les pauvres petits
Aussi cons que les hommes disent certains
D'autres affirment qu'ils le sont davantage
Mon Dieu qu'ils sont cons les oiseaux
Qu'ils sont donc cons
Ah, ces cons d'oiseaux
Pauvres petits



Marian Andreani



Jean-Luc #Verna



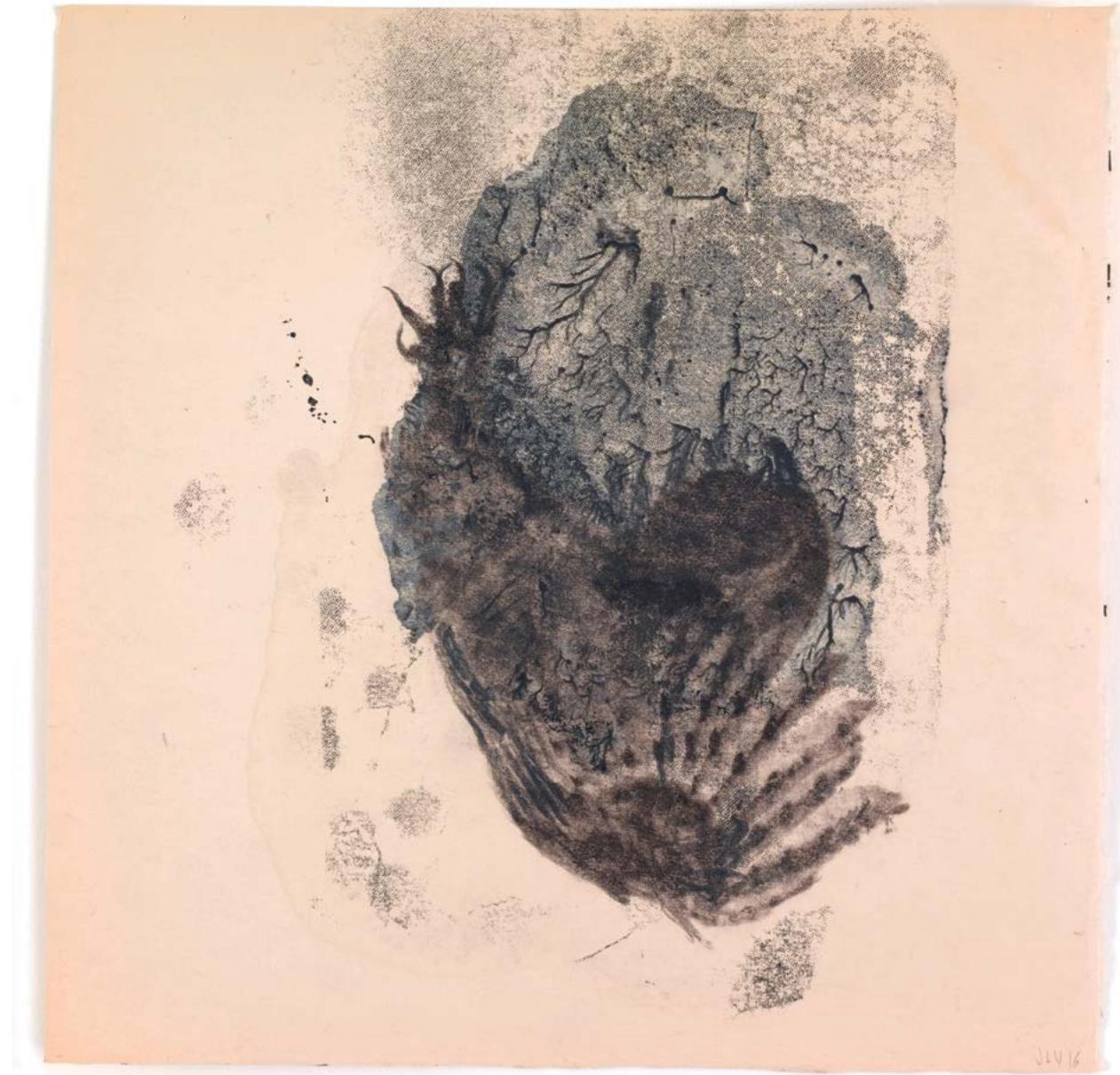
I. Dur à venir, 2016,
transfert sur papier rehaussé
de crayons et de fards, 24 x 20,5 cm,
© photo Marc Domage

II. À Chaval, 2016
diptyque, transfert sur papier rehaussé
de crayons et de fards, chaque: 9 x12 cm,
80,2 x 46,7 cm,
© photo Marc Domage

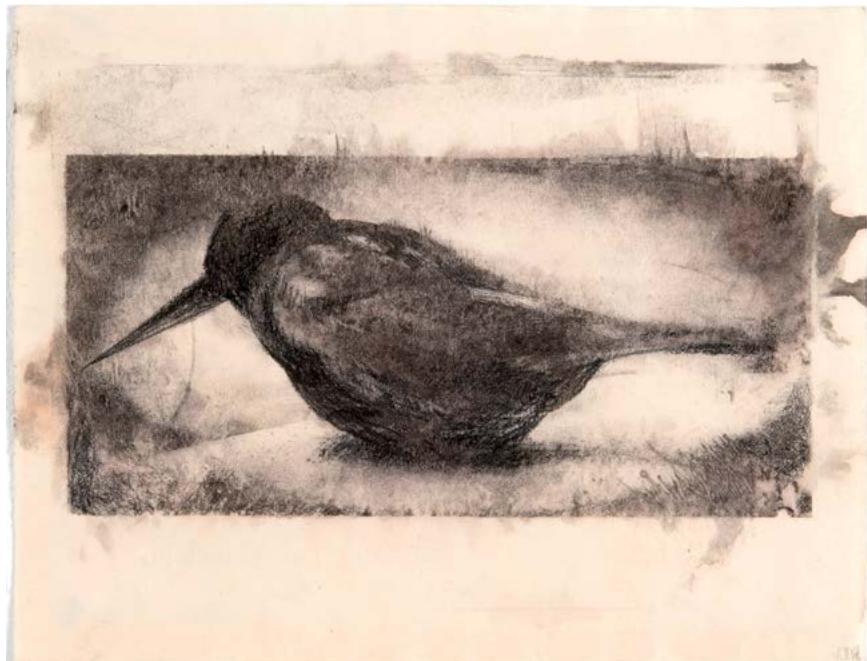
C'est un con
Comme un oiseau?
Oui, comme un oiseau
Il est con cet oiseau
Oui, il est très con
Plus con que vous
Plus con que moi?
Oui
Mon Dieu

carte blanche

Ça vole un con comme un oiseau
Ça chante un oiseau comme un con
Je commence à en avoir assez de vos oiseaux, c'est trop con
C'est pas plus con que vous
Vous croyez?
J'en suis sûr
De toute façon les oiseaux sont des cons



Ça vole un con comme un oiseau
Ça chante un oiseau comme un con
Je commence à en avoir assez de vos oiseaux,
c'est trop con
C'est pas plus con que vous
Vous croyez?
J'en suis sûr
De toute façon les oiseaux sont des cons



VI.

Ça vole un con comme un oiseau
Ça chante un oiseau comme un con
Je commence à en avoir assez de vos oiseaux, c'est trop con
C'est pas plus con que vous
Vous croyez?
J'en suis sûr
De toute façon les oiseaux sont des cons
Cela m'est indifférent de me répéter
Les oiseaux sont tous des cons

V.



III. Slow dive

(when you die slow), 2016,
transfert sur papier rehaussé de crayons
et de fards, 25 x 25 cm,
© photo Aurélien Mole

IV. Sans Titre, 2016

transfert et crayons sur papier, 25,5 x 33 cm,
© photo Marc Domage

V. La Mamma Morta, 2016

transfert et crayons sur papier, 25 x 31 cm,
© photo Marc Domage

Pauvre petits
Pauvres cons
Vous avez voulu faire un film d'oiseaux
ou un film de cons?
J'ai voulu faire un film d'oiseaux con
C'est pas con
Qu'est-ce qui n'est pas con?
De faire un film con
C'est facile de faire le con?

VI.



VII.



On ne le dira jamais assez
Certains oiseaux sont-ils
moins cons que d'autres?
Non ils sont tous aussi
cons les uns que les autres
Vous en êtes sûr?
Je le sais
Les oiseaux seront-ils
toujours des cons?
Oui, les oiseaux
seront toujours des cons
Éternellement?
Oui, éternellement

VI. Le Pauvre, 2016
transfert et crayons sur papier, 19,8 x 25,2 cm
© photo Marc Domage

VII. L'asticot fantôme, 2016
transfert sur papier rehaussé de
crayons et de fard, 24 x 23 cm
© photo Marc Domage

VIII. Never more, never less, 2015
transfert sur papier Bristol rehaussé de
crayon de couleur et maquillage, 61,7 x 56 cm
© photo Marc Domage

Il y a plusieurs façons de faire le con
Peut-on faire le con sans être con?
C'est beaucoup plus facile
que de faire l'oiseau sans être oiseau
Les oiseaux font-ils des films?
Non, seulement du théâtre
Quel genre de théâtre
Opéra bouffon
Et c'est con l'opéra bouffon?
Mon faucon
Mon beau frère
Les oiseaux sont des cons

— Chaval

Jean-Luc Verna est représenté
par la galerie AIR DE PARIS
www.airdeparis.com

VIII.





66-67 nouveautés

brèves de boudoir

68-69 tatouage

les aiguilles de la Suisse

70 fragrances

London calling

71 au pilori

sans fard et sans reproche

72 zoom produit

l'esthétique du tatouage

73 au banc d'essai

produits testés par la rédaction

beauté

65

brèves de boudoir

Coups de coeur olfactifs, curiosités cosmétiques, marques confidentielles, hot spots bien être... Carnet mondain des dernières superfluités que les coquettes à la punk attitude ne sauraient ignorer.

Par Gaëlle Sinnassamy

OLD IS BEAUTIFUL



ART TRIBAL

Révolue est l'époque où la tête de mort derrière la nuque ou l'ancre de marin sur le biceps constituait un marqueur d'exclusion sociale. Pas de mystère, luxe et tatouage font désormais bon ménage. Et ce n'est pas Valmont qui prétendra le contraire. Fidèle à son *motto* "When Art Meets Beauty", la marque de cosmétiques suisse signe l'édition *Tatoo*, une série limitée de sa crème iconique, *l'Elixir des glaciers*. Le coffret en bois laqué noir de ladite cure de jouvence alpine est paré d'un motif dragon matérialisé en céramique par l'artiste catalan d'origine nippone Isao Artigas. Il est accompagné de six photographies en impression sur acrylique, rendant hommage au tatouage. Prêts à être accrochés, les clichés, réalisés par le Japonais Atsuyuki Shimada, sont autant de déclinaisons du langage universel qu'est aujourd'hui devenu l'art de la peau gravée.

Elixir des glaciers en édition *Tatoo*, le coffret avec les six photographies, Valmont, CHF 2750.-
www.boutiquevalmont.com

Après avoir affolé les *beautystas* lausannoises avec son *pop-up store* hivernal, la marque de make-up Urban Decay fait encore parler d'elle grâce à sa nouvelle égérie: Baddie Winkle, une star d'*Instagram* de... bientôt 89 printemps. Initiée à l'art des réseaux sociaux par sa petite-fille, la mamie branchée est devenue maître en la matière. Véritable phénomène du web, la doyenne compte, parmi ses 2 millions et demi de followers, Rihanna, Beyoncé, Miley Cyrus et la famille Kardashian au complet. Rien que ça. De quoi faire pâlir d'envie bien des jeunettes accros aux selfies. La *baseline* de la plus *badass* des grands-mères? «Je vous pique votre homme depuis 1928». Le ton est donné. Perfecto aux couleurs pop, *cropped top* rose bonbon, mini-jupe en skai, maillots de bain *tie and dye* ou cuissardes en lamé, la dernière icône de la *hype* affiche, clope au bec, un style complètement barré... parfaitement raccord avec le positionnement du label de beauté loréalien, réputé pour ses produits aux couleurs expérimentales et aux noms déjantés.

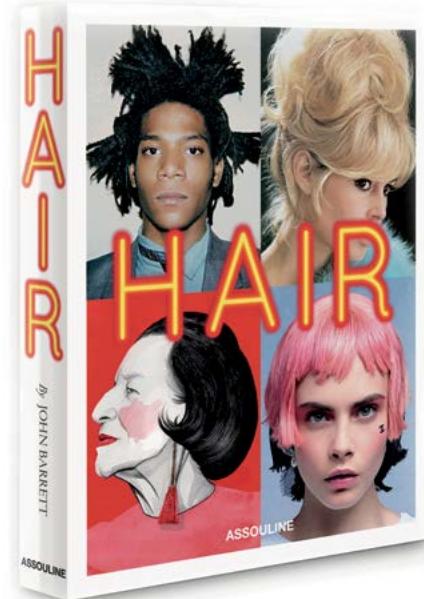
www.urbandecay.com



DICTIONN'HAIR

«Une femme qui coupe ses cheveux est sur le point de changer sa vie», affirmait Coco Chanel. C'est dire si le sujet est grave. Rien d'étonnant donc à ce que les très chics éditions Assouline publient une véritable encyclopédie consacrée aux coiffures les plus marquantes du XX^e siècle. Aux commandes de l'ouvrage, le styliste capillaire new-yorkais John Barrett, dont le salon penthouse au dernier étage de Bergorf Goodman fait courir le tout-Manhattan et Lynn Yaeger, journaliste de mode américaine, collaboratrice régulière de Vogue et AD. De la banane d'Elvis Presley au blond platine de Marylin en passant par la coupe Beatles, l'afro de Jean-Michel Basquiat, la queue de cheval de Karl Lagerfeld ou le fameux carré Anna Wintour, tous les genres y figurent, historique à l'appui et avec mention de leurs plus symboliques territoires d'expression. Parmi eux, la culture punk et ses fameuses crêtes, il va de soi. On ne va pas couper les cheveux en quatre: voilà un *coffee table book* au poil à poser crânement dans son salon.

Hair by John Barrett, Assouline, 260 pages, CHF 85.-
www.assouline.com



ROYAL AU BAR!

Les bars à bikinis envahissent la Suisse romande. Après Lausanne et Genève, le Wax Bar prend ses quartiers à Vevey. Ici, l'épilation, c'est du sérieux. Pour préparer la peau, les plus conscientieuses ouvriront le bal par un gommage au savon noir puis choisiront entre la cire chaude traditionnelle ou l'orientale à base de sucre et aux ingrédients 100% d'origine naturelle avant de confier, les yeux fermés, maillot, demi-jambes, aisselles ou encore sourcils à l'équipe de choc du salon, formée pour éradiquer les poils les plus récalcitrants tout en douceur. Et pour clore le ratiboisage format ticket de métro en beauté? Place à la récompense: le Wax Bar propose aux courageuses à la peau lisse un tatouage temporaire pour mettre en valeur leur nouvelle coupe.

The Wax Bar, rue du Lac 12, 1800 Vevey
www.thewaxbar.ch

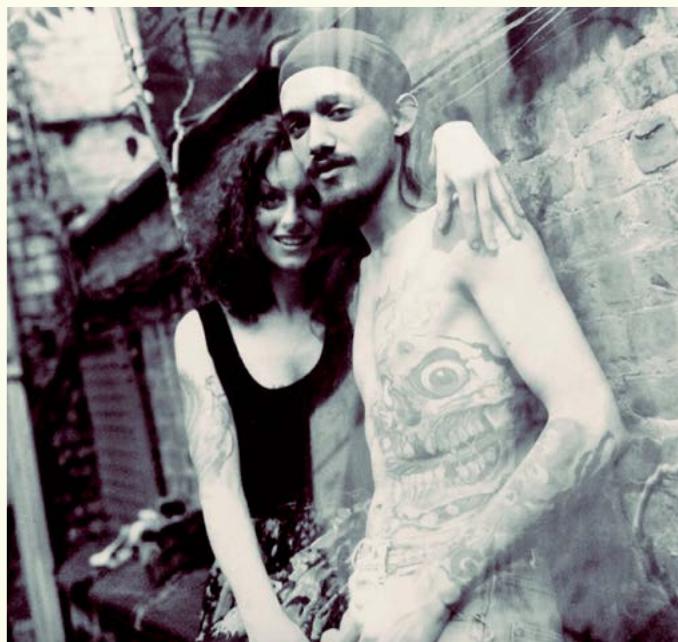
REBELLE MAIS PAS TROP

Jouer les rebelles avec un discret calligramme sur la nuque ou une nuée de colombes sur l'avant-bras, on en a toujours rêvé. Mais stoppé net par un surmoi, décidément bien trop autoritaire, le fantasme est resté à ce jour inassouvi. Alléluia, Inkbox vient au secours des bad girls contrariées et leur offre ses tatouages éphémères qui ressemblent à s'y méprendre à des vrais. À base d'une encré dérivée des fruits d'un arbre cultivé au fin fond de la jungle panaméenne, qui se nomme Jenipapo, alias Genipa Americana, le dessin corporel façon *pop-up* imprégné dans les cellules de l'épiderme se révèle 12 à 24 heures après application. Il dure deux semaines, soit bien davantage qu'une triviale décalcomanie Malabar. Juste le temps qu'il faut pour en profiter, mais pas assez pour s'en lasser. Loup solitaire, fleur de lotus, tête de mort, quartier de lune ou notes de musique, on peut choisir son motif ou laisser libre cours à sa créativité, bouteille d'encre en main... Avis aux artistes.

La bouteille d'encre 10ml, CHF 32.-
www.getinkbox.com



les aiguilles de la Suisse



Titine Leu & Filip Leu,
photo personnelle, New York 1991
Photo: Instagram @titineleu

Par Gaëlle Sinnassamy

La Confédération tient sa renommée mondiale non seulement de son horlogerie, ses banques ou ses chocolats, mais aussi...de ses tatoueurs. Lumière sur un savoir-faire que les Helvètes ont dans la peau.

Ötzi affiche cinquante-sept tatouages au compteur. Son autre particularité? La datation au carbone de son corps découvert dans un glacier des Dolomites italiennes indique qu'il vécut 3000 ans avant notre ère. C'est dire si l'art de graver la peau jouit d'une longue histoire. Pratiqué dans la plupart des

cultures primitives, écrire sur le corps jouait un rôle social, religieux et mystique de premier plan. Signe d'appartenance, le tatouage accompagnait le sujet dans ses rites de passage. Une fonction capitale loin de l'image sulfureuse nourrie jusqu'il y a peu en Occident, où il fut longtemps stigmatisé, car marqueur de criminalité, synonyme de marginalité ou au mieux d'excentricité. Le temps de la disgrâce est révolu. Omniprésent dans la mode, le design ou la publicité, objet d'expositions au retentissement international, comme au quai Branly à Paris en 2015, le tatouage recouvre peu

à peu sa superbe. Il flirte avec le monde de l'art, une foison de magazines lui est dédiée et ses stars sillonnent la planète. Parmi les plus cotés, les Suisses, dont la maestria irradie bien au-delà des frontières alpines. Tour d'horizon.

QUAND L'HELVÉTIE S'ENCRE...

D'une quinzaine dans les années quatre-vingt, ils sont à ce jour plus de 1000. Les studios de tatouage prolifèrent à la vitesse grand V, dans les métropoles helvètes mais aussi les bourgades rurales. Étonnant? Pas vraiment quand on sait que 30 à 40% de la population mondiale est tatouée. Démocratisé grâce à son omniprésence dans les médias, la téléréalité, les réseaux sociaux, et à ses fervents aficionados VIP, le dessin corporel vit un essor sans précédent, poussé par une nouvelle vague de tatoueurs qui, issue d'écoles d'art, impose sa signature originale et pointue. Tálio Gonçalves, de chez Think Tattoo à Montreux, explique: «Le niveau dans notre pays est très haut. En terme de style, il y en a pour tous les goûts, ce n'était pas le cas il y a 10 ans. Mon premier tatouage date de 2000. À l'époque, le traditionnel n'avait pas cours ici, j'allais chez qui acceptait de réaliser des motifs à ma convenance, comme Abilis Tattoo à Lausanne». À présent, la palette s'est considérablement étoffée, sous l'impulsion de la jeune garde. Et s'il ne semble pas exister de courant suisse en propre, l'art de graver la peau a drastiquement évolué pour révéler ses potentialités dans la diversité déployée.

Obsolètes le "I love Mum" ou la tête de mort du biker grossièrement exécutés, le tatouage se libère des figures imposées et s'érige au rang d'art. La réinterprétation de genres historiques, type *irezumi* japonais ou *old school* américain ainsi que l'exploration de l'univers des arts graphiques où typographie, pixels, trames et schémas inspirent des motifs et compositions inédits, jusqu'à l'abstraction, séduisent une cible toujours plus large et participent au renom de la Suisse. Une popularité également portée par les multiples conventions de tatouage organisées localement, à Montreux, Genève, Zurich ou encore Lugano, qui offrent une tribune à ce savoir-faire confédéral et à ses célèbres représentants. «Il y a actuellement de très bons tatoueurs partout, que ce soit au Japon, aux USA, au Canada ou encore au Brésil», témoigne Tálio Gonçalves. Comment alors un petit pays de banques privées et de montres de luxe a-t-il pu émerger et s'imposer en référence dans un milieu d'apparence peu raccord avec son image d'austérité? À coup sûr parce qu'il abrite des écoles d'art universellement réputées, mais au premier chef parce qu'il a engendré de pures légendes, tel le pape du genre, l'incontournable Filip Leu.

LES STARS-TOUVEURS

De New York à Singapour, de Toronto à Tokyo, aucun fondu de la discipline n'ignore son nom.

Toile ou peau, peu importe le médium, Filip Leu est un artiste, reconnu comme père fondateur du tatouage moderne, avec l'Allemand Luke Atkinson ou les Américains Jack Rudy et Bill Salmon. Initié au métier à 11 ans à peine, il en a 15 lorsque ses parents et lui montent *The Leu Family's Family Iron Studio and Museum*. C'est en 1982. Deux ans plus tard, il entreprend un tour du monde pour se perfectionner auprès des peintures de l'époque, de Taïwan à l'Inde en passant par Hong Kong, la Californie, où il séjourne un an au studio Ed Harry, et surtout par le Japon, qui marque son travail d'un sceau indélébile. Aujourd'hui, le tatoueur, établi à Sainte-Croix, est un mythe vivant. Le pionnier a instruit, tatoué et influencé la fine fleur de ses contemporains. S'il est probablement le plus fameux, le Vaudois n'est pas le seul à rayonner sur la scène mondiale. «Mick ou Wido de Marval sont également des références incontournables», cite Tálio Gonçalves. Et avec Leu pour mentor ou pas, le Lausannois Sailor Bit, le Genevois Christian Nguyen ou encore le fondateur du studio londonien Sang bleu, Maxime Buchi, réputé pour compter Kanye West comme client, font aussi partie des noms à l'aura planétaire. Des figures emblématiques talonnées par la génération suivante plus que prometteuse. Ainsi, diplômé en graphisme de l'ECAL et formé par Rinzting, le Lausannois Marc Mussler excelle dans la technique du *dotwork* et avoue des affinités pour le dessin géométrique. À Romont, Jean-Luc Python, élève spirituel de Filip Leu, affectionne sans surprise le style du néo-japonais, avec un faible pour les motifs amples et les décors du pays du Soleil Levant. David Mottier, repéré grâce à des flashes en live et sur les réseaux sociaux et actuellement en apprentissage chez Fredz, puise en partie son inspiration dans le folklore suisse. À la tête du Think Tattoo à Montreux, Fabien Pletscher s'illustre dans le *old school* et le japonais alors que son associé, Simon Baron, oscille entre illustration et gravure, alliant amour du trait et sciences occultes. C'est auprès de ces deux grands noms de la Riviera que Tálio Gonçalves parfait ses acquis. «J'ai commencé à dessiner en 2010 et très vite j'ai peint des flashes et des planches *old school*, sans prétention à tatouer un jour. C'est après avoir participé à des expositions et vendu quelques toiles que l'envie m'en a pris. Je suis sensible au tatouage traditionnel américain, mais j'aime aussi le style japonais ou le lettrage. Mes inspirations? Les travaux de Sailor Jerry, Coleman ou Percy Waters». Autant de tatoueurs que de signatures différentes donc. Stars confirmées ou étoiles montantes, on ne peut parler de patte helvète. Le point commun aux graveurs sur peau de la Confédération? Participer à éléver le tatouage au rang de geste artistique. Qu'elles fassent couler de l'encre, affolent les collectionneurs ou s'exposent dans les musées loin de leur berceau originel, les aiguilles suisses ne sont décidément pas qu'horlogères.

London calling

Par Gaëlle Sinnassamy



1



2



3



4



5



6



7



8



9



10

Le 26 novembre 1976, le groupe Sex Pistols sort *Anarchy in the UK*. Un titre qui devient symbole de la naissance de la culture punk et érige la mégapole des bords de la Tamise en berceau de l'idéologie contestatrice. En 2016, quarante ans plus tard, le Tout-Londres pogote un an durant au rythme des festivités célébrant en grande pompe l'anniversaire du mouvement *No future*. L'occasion de réhabiliter le look crête iroquoise, tatouage XXL et piercing écarteur? Ville cosmopolite par excellence, la capitale britannique brasse les cultures...et les genres. Quelques stations de métro seulement séparent les épingle à nourrice dans le nez des *People Under No King* de Camden Town du brushing toujours irréprochable de Sa Majesté Elisabeth II en représentation dans les salons de Buckingham Palace. Et en matière de beauté, il semblerait bien que la ville phare de la Perfide Albion préfère à la rébellion le raffinement de l'exception. Du *flagship store* de la plus anglaise des marques de luxe sur Regent Street aux adresses confidentielles de Covent Garden, des fumoirs intimes de Mayfair où siroter un London Dry Gin aux salons de coiffure branchés des *hairstylists* star qui font courir le gotha de la City de West à East End, des ateliers d'artistes de Hackney Wick à la salle de bain royale, pérégrinations londoniennes au fil d'un best of des cosmétiques à la touche british.

1. Rouge à lèvres *Lip velvet military n°429*, rouge mat à l'image des opulentes étoffes anglaises, Burberry, 8,5g, CHF 48.- www.burberry.com
2. *Frankincense Nourishing Cream*, anti-âge best-seller du label bio Neal's Yard Remedies, qui tient son nom de la cour à Covent Garden où se trouve la boutique d'origine, 50g, CHF 41.- www.nealsyardremedies.com
3. *Juniper Sling*, Eau de Toilette, fragrance boisée et aromatique inspirée de la fusion du London Dry Gin et de l'atmosphère des années folles de la maison de parfums fondée à Londres en 1870 par le jeune barbier William Henry Penhaligon, Penhaligon's, 100ml, CHF 269.- www.penhaligons.com
4. *London*, eau de parfum de la collection Private Blend créée en 2014 pour l'ouverture de la boutique à Knightsbridge, Tom Ford, 50ml, CHF 250.- www.tomford.com
5. *Jermyn Street*, Eau de Parfum, héspéridé aromatique au nom de l'adresse historique de la maison anglaise Floris, 100ml, CHF 175.- www.florislondon.com
6. *Mayfair Market Paint Can spray*, vernis à ongles en spray de la marque londonienne Nails inc, 50ml, CHF 15.- www.nailsinc.com
7. *Huile de beauté British*, sérum visage anti-âge composé d'huile de graines de carthame, bourrache, chia et néroli de Skin & tonic London, marque bio basée à Hackney Wick, 30ml, CHF 36.- www.skinandtoniclondon.com
8. *No-Fuss Fabulousness Dry Shampoo*, shampoing sec des coiffeurs Percy & Reed London, 150ml, CHF 15.- www.percyandreed.com
9. *Dover Street Market*, Eau de toilette, aux notes de bergamote, poivre noir, encens et patchouli, Comme des Garçons, 100ml, CHF 80.- www.comme-des-garcons.com
10. Gommage corporel *British Rose*, gelée exfoliante aux véritables pétales de rose. Enrichi avec de l'extrait de roses britanniques dont les fleurs sont cueillies à la main, Body Shop, 250ml, CHF 24.90 www.thebodyshop.com

au pilori – sans fard et sans reproche

Par Gaëlle Sinnassamy

No-deo, no-poo, no make-up, la dernière tendance des beautystas averties est à la frugalité. Entre préoccupation écologique, respect de la peau ou manifeste féministe, le *no future* de la beauté est-il en marche?

Exit les *layering*, *multimasking* et autres routines de soin à l'effet millefeuille. En matière de trousses de beauté, la tendance est au minimalisme, voire à l'abstinence. Et inutile de rire sous cape, les *no-deo*, *no-poo* et *no make-up* n'émanent pas d'un groupuscule de hippies sur le retour. Preuve en est: pour sa 44^e édition, le calendrier Pirelli affiche pour la première fois ses pin-up version 100% nature sous l'objectif de Peter Lindbergh. Uma Thurman, Julianne Moore, Nicole Kidman, Penelope Cruz, Kate Winslet, Lupita Nyong'o, Charlotte Rampling, la crème des actrices posent sans maquillage dans le cru 2017 du mythique almanach. Quarante clichés noir et blanc aux antipodes de l'image érotico-glamour rituellement véhiculée par le *must-have* des camionneurs VIP. «À une époque où les femmes sont représentées par les médias et partout ailleurs comme des ambassadrices de la perfection et de la beauté, j'ai estimé qu'il était important de rappeler à tous qu'il existe une autre beauté, plus réelle et authentique, non manipulée par la publicité ou autres. Une beauté qui exprime l'individualité, le courage d'être soi-même et la sensibilité», explique le célèbre photographe de mode allemand. Une prise de position louable mais pas vraiment révolutionnaire.

HASHTAG #NOMAKEUP

Car, en matière de photos de stars au naturel, c'est à un véritable raz-de-marée que l'on assiste. Pas une semaine ne passe sans qu'un people ne publie sur les réseaux sociaux son selfie *#nomakeup*, censé prouver que l'on peut — à l'occasion — faire l'impasse sur fond de teint, mascara, *blush* et autres artifices... tout en gardant sa dignité. Beyoncé ose le gros plan. Emmanuelle Béart s'expose au réveil, Jennifer Lopez dans son bain, Drew Barrymore à la plage, Miley Cyrus en se lavant les dents et Kim Kardashian en sortant de sa douche... Une manière d'attester que l'on assume ses imperfections et qu'au-delà des photoshops et assimilés, la beauté ne se mesure pas à l'aune d'un grimage réussi. Buzz garanti. Plus engagée, Alicia Keys, elle, adopte une position radicale en bannissant systématiquement tout

fard lors de ses apparitions publiques, que ce soit pour foulter les tapis rouges, sur scène ou même sur la jaquette de son dernier opus. Dans la chanson *When a Girl Can't Be Herself*, elle clame haut et fort son choix: «Que se passerait-il si je ne voulais plus mettre tout ce maquillage? / Qui a dit que je devais cacher ce dont je suis faite? / Peut-être que tout ce Maybelline est juste en train de couvrir mon estime de moi?» Si elle déroge parfois à la règle, c'est pour revendiquer le droit de s'exhiber peau nue... ou pas. De quoi faire voler en éclats les diktats de la beauté et se réconcilier avec soi-même, affirme la diva de la soul promue, plus ou moins contre son gré, ambassadrice du mouvement *#nomakeup*.

NON, RIEN DE RIEN

Féminisme, anti-consomérisme, écologisme, les arguments ne manquent pas aux partisanes du retour au naturel, encouragées par un contexte où les revers chimiques de la cosmétique se trouvent pointés du doigt. Massive, la vague contestataire ne vise pas que le rayon rouge à lèvres. Toute la salle de bain est passée au crible. Ainsi, droit venu des États-Unis, le *no-poo* consiste à bannir le shampooing. Gwyneth Paltrow en serait adepte. Économique et écologique, vaincre la case shampouinage de la douche s'avère, paraît-il, bénéfique pour la santé du cuir chevelu et de la fibre capillaire, sans nuire à l'hygiène. Car il ne s'agit pas de laisser la crasse s'installer sur sa tignasse, mais bien de boycotter les hits de supermarché, blindés en tensioactifs irritants pour la peau et les muqueuses et de privilégier des alternatives moins agressives, tels le bicarbonate de soude ou le vinaigre de cidre. Cible aussi des belles à la *green attitude*: le déodorant, décrié pour sa composition suspecte à base d'alcool, paraben et sels d'aluminium supposés cancérogènes. Parmi les chantres du *no-deo*, Cameron Diaz a, selon ses dires, délaissé pschitt, stick et roll-on anti-transpirant depuis plus de vingt ans. Les odeurs de sueur? Elles sont inexistantes si l'on épile avec soin la zone, précise la star. On la croit sur parole. De là à franchir le cap... Reste qu'à défaut de jouer les rebelles des aisselles ou d'assumer une chevelure douteuse, alléger sa trousse de toilette ne chagrainera certainement personne. Un premier pas ne préfigurant certes pas le *no-future* de la beauté, mais tout du moins, peut-être, celui de l'ultra-consomérisme de salles de bains.

l'esthétique du tatouage

Derm-Ink

Gel nettoyant 125ml, CHF 10.-,
Baume Après-Tatouage, 125ml, CHF 16.-,
Crème Protectrice Tatouage,
SPF15, 125ml, CHF 21.50
www.derm-ink.com



Par Gaëlle Sinnassamy

LE ZOOM PRODUIT — Punk ou pas... aucun doute, le tatouage a la cote, et ce, pas seulement en Suisse. Ses plus fidèles apôtres? Une véritable armée de VIP aux peaux encrées, d'Angelina Jolie à David Beckham en passant par Rihanna, Cara Delevingne, Philippe Starck, Marc Jacobs, Cœur de pirate ou encore Joey Starr. Rien d'étonnant donc à ce que le 10^e art, comme certains le nomment, ait droit de cité dans les *concept-stores* les plus *edgy*. Ainsi, chez Colette, il trône en belle place, du rayon librairie jusqu'au... corner beauté. Au placard les Biafine, Bepanthen et autres hits de pharmacie gras à souhait, maintenant que le tatouage est branché, c'est à Derm-Ink qu'il faut le confier. Soins pointus à base de principes actifs d'origine végétale et *packagings* à l'épure élégante, la marque de cosmétique française pour tatoués a développé une gamme de produits spécialement conçus pour protéger les œuvres les plus intimement gravées. À la fois adaptés au respect de la peau et de l'encre, le gel nettoyant lave en douceur les dessins corporels fraîchement exécutés, le baume après-tatouage à l'Algisium apaise et répare les dermes sensibilisés et enfin la crème protectrice anti-UV en prévient le vieillissement parfois prématûr. Pique et pique et colegram, trois indispensables parmi lesquels les coquettes ayant tâté de l'aiguille n'auront pas envie de choisir.

au banc d'essai

Par Gaëlle Sinnassamy

En matière de marketing, la règle d'or lorsque l'on conçoit le *wording* d'un emballage? Éviter la négation à tout prix. Anti-soif, anti-cellulite, anti-imperfections, la rédaction a testé trois nouveautés à l'idéologie contestatrice. Verdict.

Crème anti-cellulite Skin689

La promesse: À base d'un tout nouveau principe actif, le CHacoll®, et riche en vitamines C et E, huile de jojoba, cire d'abeille et beurre de karité, la crème anti-cellulite de la start-up suisse Skin689 s'attaque à l'ennemi numéro 1 de ces dames en se targuant de réduire drastiquement le pourcentage de graisses indésirables, de renforcer la structure de la peau et d'améliorer sa résistance et son élasticité. Résultats flagrants après huit à douze semaines d'utilisation assidue.

Notre avis: Coup de cœur pour ce *killer* de capitons made in Switzerland, à la texture parfaite et à l'odeur particulièrement réussie. Quant à son efficacité? 22% d'augmentation de l'élasticité de la peau, 44% de réduction de la surface grasseuse et 3% de réduction du tour de cuisse après douze semaines, annonce le tout jeune label de cosmétologie. On ne sera pas aussi précis au niveau des chiffres mais l'amélioration de l'aspect de la peau est incontestable et la surface grasseuse visiblement atténueée.

CHF 79.-



Masque visage thé vert matifiant anti-imperfections Sephora

La promesse: Inspiré des rituels de beauté asiatiques, le masque visage thé vert de Sephora affirme absorber l'excès de sébum et diminuer l'apparence des imperfections des peaux à tendance grasse. En tissu ultra-fin effet seconde peau, il s'applique 15 minutes et idéalement une fois par semaine pour une efficacité optimale. En sus du thé vert connu pour ses propriétés purifiantes, le soin monodose mixe des extraits de feuilles de bu gu zhi, de magnolia et de saule pour une peau nette et matifiée.

Notre avis: Pas de doute, le masque en tissu a le vent en poupe. Son plus? Il empêche le produit de s'évaporer pendant la pose, grâce à ses fibres serrées en enveloppant le visage comme dans un soin en spa... ambiance cocooning en moins. S'appliquer un bout de tissu gorgé de sérum n'est pas des plus agréables, sans parler du look patiente tout juste sortie du bloc de chirurgie esthétique pendant l'opération. Néanmoins, si l'on passe sur ses inconvénients inhérents au concept, le masque visage thé vert de Sephora répond à ses engagements en améliorant nettement le teint et l'aspect de la peau. À utiliser le soir avant le coucher afin de profiter des actifs toute la nuit.

CHF 4.90

Hydra-essentiel bi-sérum intensif anti-soif Clarins

La promesse: Le bi-sérum intensif anti-soif est LE sauveur des peaux en panne sèche. Sa formule biphasée allie le pouvoir hydratant de l'extrait de kalanchoé officinal bio à l'action éclat du callicarpa. À ces ingrédients miracles s'ajoutent l'huile de Chardon-Marie bio qui assure l'équilibre du film hydrolipidique, l'orthosiphon qui matifie et le bourgeon de cassis aux vertus apaisantes. Pour rasséréner les épidermes les plus assoiffés, quelques gouttes suffisent, avant le soin hydratant.

Notre avis: On aime ou on n'aime les soins biphasés qu'il ne faut pas oublier de secouer avant usage. L'effet *splash* d'eau peut aussi dérouter mais rien à dire, l'efficacité est là. Le grain de la peau est affiné et la mine éclatante, après quelques jours seulement d'utilisation. Pas d'effet brillance ni de sensation de gras, ce qui est appréciable. Bons points également pour le parfum discret et la pénétration ultra-rapide. Les peaux les plus sèches le combineront avec la crème riche désaltérante à la texture onctueuse, tout en contraste avec le sérum.

CHF 80.-





rap'n'roll attitude

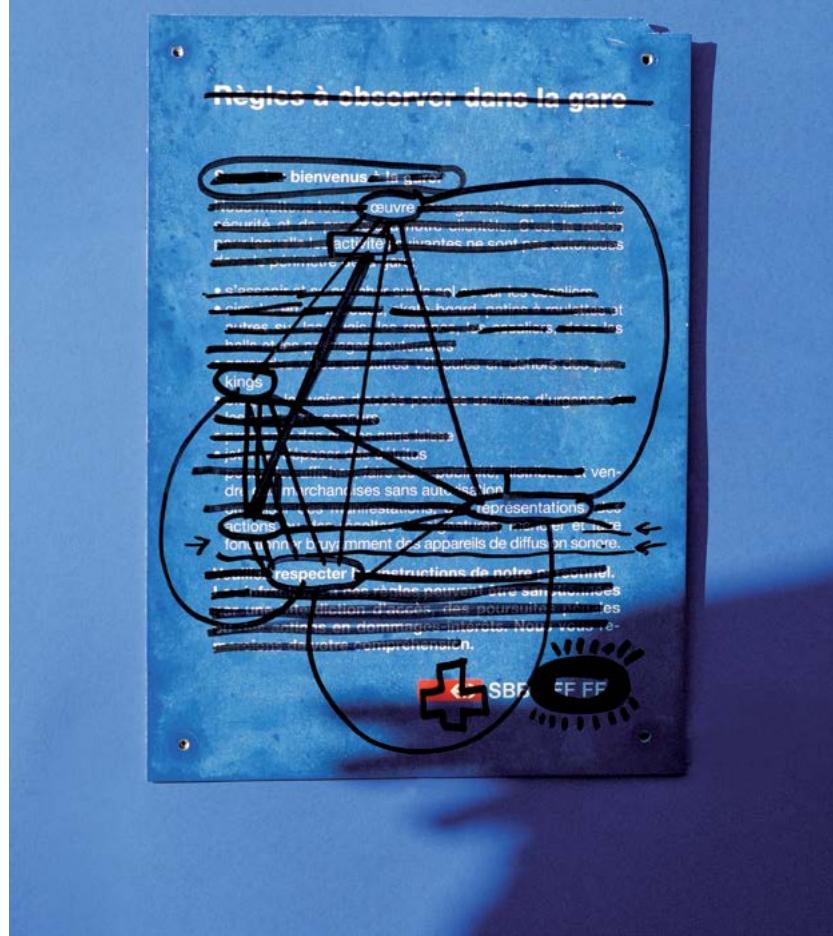


Tamer la peinture
Exposition *Lavorare Lavorare Lavorare*,
Preferisco il Rumore del Ma de Alfredo Aceto
au Mamco Genève.

design etc.

Par Alexis Georgacopoulos
Directeur de l'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne

Mobile Croco 3
Workshop avec
Balthazar Lovay à l'ECAL.
© Charlotte Krieger



Simples mots
Marker sur panneau CFF.
© Charlotte Krieger

«Il y a quelques années, une juge m'a dit: vous êtes une sacrée vermine. Du coup, j'ai gardé comme nom de rappeur Vermino.» Heureusement, le talent ne s'éradique pas, même entouré de barbelés. La réussite et la reconnaissance ayant proliféré, Simon Paccaud et son alter ego parasitent aujourd'hui avec bonheur salles de concerts et d'expositions. Avec cette double casquette de plasticien et de musicien, le ver vaudois de 31 ans est dorénavant dans la pomme et il compte bien y rester.

La vie a pourtant failli l'écraser. Fils de fromagers, le jeune Simon a été transbahuté aux quatre coins de Suisse. Alors qu'il est adolescent, sa maman choisit de rejoindre d'autres cieux. Un choc. À quinze ans, la relation avec son père devenant délétère, on le place en foyer. Un mal pour un bien, puisqu'il y apprendra le vivre-ensemble au milieu de différentes nationalités et de parcours encore plus cabossés. À cette époque, alors qu'il fait son apprentissage de menuisier, il commence à rapper et dessiner, mais «pas toujours aux bons endroits», ce qui lui vaut quelques passages par la case carcérale. Ses rapports compliqués avec la

justice ainsi que ses nombreux périples à travers gares en quête des meilleurs spots pour graffer vont durablement le marquer, plaçant définitivement ses influences sous le sceau de cette allitération explosive: hip-hop, spray, police et prison.

Artistiquement, il y a du Basquiat chez ce gars-là. Samo rime avec Vermino. À l'instar du peintre new-yorkais, il se nourrit de la rue, joue avec les mots, s'inspire des musiques urbaines et se réapproprie des objets. Cette liberté (re)trouvée dans la création ainsi que la confiance gagnée lors de ses études en Arts Visuels à l'ECAL lui ont ainsi ouvert les portes de lieux prestigieux comme le Musée Jenisch à Vevey, Sang Bleu à Londres, le Swiss Institute à New York ou encore récemment Circuit à Lausanne. Là, dans la capitale vaudoise, il présentait en février dernier *LVMH — Le Vermino Hélvétique* (Éditions Tsar), un livre d'artiste réalisé par Charlotte Krieger et Agathe Zaerpour, également diplômées de l'ECAL. Une forme de consécration. En tout cas, que ce soit avec un micro ou un pinceau, la meilleure chose qui puisse désormais lui arriver, c'est d'être condamné au succès à perpétuité.

AVIS

Collaboration avec Pietro Castano, Charlotte Krieger, Namsa Leuba, Agathe Zaerpour.
© Charlotte Krieger, tirée du livre «LVMH»



LES
SINGES



carnet de voyage

Il est minuit, le crépuscule et l'aube s'unissent. Baldr, le dieu de la lumière, embrase sa demeure céleste, son domaine éclatant où « il ne peut rien y avoir d'impur ».

7

Fauske, 8h25. Mon voisin du dessous peste, se débat, ligoté dans son linceul, lutte ensuite contre les manches et canons de ses vêtements, jure, emporte ses souliers, claque la porte de notre petite chambre et saute du train juste avant le coup de sifflet. De l'autre côté du store, une pluie fine tambourine contre les wagons de marchandises qui attendent leur délivrance.

Le convoi quitte la gare pour le dernier tronçon de la «*ligne du sang*», cette voie ferrée longue de 729 kilomètres bâtie sous l'occupation allemande par les nazis qui achevèrent au pic et à la pelle plusieurs dizaines de milliers de prisonniers de guerre russes et yougoslaves; elle est la seule du pays à traverser le cercle polaire arctique — franchi tôt ce matin à pieds joints les yeux fermés.

Seule distraction dans cette antichambre froide et brumeuse où vivent les morts, une procession de routes illisibles, de rochers muets comme des tombes, de rivières muettes comme des carpes, de tunnels exigus, de plages inhospitalières, de campagnes rudes et de bois opprassants, le tout piqueté ça et là de petites taches laissées par les maisonnettes rouges aux volets clos et autres demeures jaunes aux voiles tirés. Ici comme partout en Scandinavie, les bâtiments rustiques suivent le code: rouge de *Falun* — pigment fabriqué à partir des scories de la mine de cuivre suédoise de Falun — pour les petites maisons, granges, étables, jaune pour les maisons cossues, blanc pour les cadres, menuiseries, et vert sapin pour les portes d'annexes.

**De l'autre côté du garde-corps, le Saltstraumen me taquine.
Le plus puissant courant de marée au monde
me lance sa ligne dans l'espoir de m'arracher du plancher,
mais je ne mordrai pas aujourd'hui.**

L'heure du rendez-vous approche. Des constructions se rassemblent et se soulèvent, des rues naissent et s'agitent. Au bout d'un long désespoir en béton, un heurtoir met terme au rail: *Bodø*, 67°16'48"N. À cette latitude, le soleil de minuit est visible du 2 juin au 10 juillet. Nous sommes le jeudi 11 juillet et il pleut.

Les filles m'espèrent, *Gollum* collé à leurs baskets comme un chewing-gum qu'on n'aurait pas craché assez loin. Que faire et où aller? Eliane prend l'initiative et sera notre ambassadrice dans le petit bureau d'information ouvert de l'autre côté de la rue. *Gollum* s'y procure des brochures sur les *Lofoten* — puisse-t-il s'y rendre au plus vite —, nous en ressortons avec une direction à suivre, longue de 4 kilomètres, jusqu'au *Bodøsjøen Camping Aksjeselskap*. En chemin, un magasin d'alimentation nous ravitaille en rations de survie et sacs plastiques qui emballeront notre garde-robe au complet. *Gollum* insiste pour partager un repas. Cloué à notre pilori, il se verra accorder une dernière volonté, à genoux devant l'échoppe. Une madame curieuse de savoir d'où nous venons sourit en contemplant notre «Radeau de la Méduse». Nous en profitons pour passer *Gollum* par-dessus bord. «Vraiment froids, ces Suisses» seront ses derniers mots avant d'être emporté par les vagues de notre oubli. Nous repartons le pied léger, sans écharde, malgré les clapotis dans les gouilles et la traînée de bave dégoulinant de nos pesantes coquilles.

Il sera 15 heures lorsque, gonflés par la rétention d'eau, le corps recouvert d'écaillles, les pieds et mains palmées, nous nous présentons à la réception du camping. *Freyja*, déesse de la beauté, de la terre, de l'intimité et de la séduction, nous accueille dans un français impeccable à l'accent nordique. Nous lui offrons chacun 50 belles couronnes contre un bout de sa terre.

Les filles ont déjà dressé leur chapiteau tandis que ma toile vole au vent. Henriette me prête main forte et me ramène sur terre. Les sardines plongent dans la boue, puissent-elles être assez fortes pour me retenir deux nuits. Aussitôt mon bagage au sec, la pluie cesse. Magnifique et facétieuse *Freyja*: blonde lors de notre rencontre, la voilà rousse, vêtue de sa «cape aux plumes de faucon» volant d'un monde à l'autre, au-dessus de notre bivouac. Coupable d'avoir saisi un rai de son âme lumineuse, mon appareil photo rend la sienne, foudroyé.

Pieds nus sur la mousse d'un petit chemin de traverse, je ronge mon frein sous de nouvelles gouttes. Henriette me retrouve, puis Eliane. Toutes deux m'accompagnent et me ramènent au sec, chez elles, pour un souper sans chandelles, des parties de dés sans perdants, des rires aux éclats qui viennent des tripes sous une toile qui crêpite. De nouveaux liens se tissent et se nouent. Il sera tard lorsque je regagnerai mes pénates de l'autre côté du mauvais temps. Tard mais encore jour: *Nott* n'ayant pas franchi le cercle arctique, l'inépuisable et transpirante monture de son fils *Dag* s'en donne à cœur joie.

Chaud. J'ouvre la fermeture Éclair de mon sommeil sur un grand ciel bleu. Le vent et la pluie sont allés semer leur zizanie ailleurs. Si certaines tentes se réveillent dans l'eau, nous surnageons. L'igloo de mes voisines encore endormi, je casse une première croûte en me réjouissant du petit-déjeuner familial.

En voyage, on ne se perd jamais, on découvre, même si de rocambolesques détours s'amusent à semer la confusion. Dès nos premiers pas hors du marais, Eliane nous égare du côté de l'aéroport, Henriette nous embrouille ensuite du côté des grands quartiers résidentiels. Un clocher nous sauvera in extremis de la perdition en nous ouvrant deux trois ruelles donnant sur une rue principale, qui deviendra commerciale puis touristique, jusqu'à ce que *Bodø Centre* nous cerne de ses vitrines de fringues, de babioles, de délicatesses et de *kaffe*.

Deux semaines de réparation, je meurs de rire. Un magasin plus bas, même rengaine. J'opte pour un petit automatique qui saura capturer les couleurs des jours à venir sans plomber mon budget. Je tends un sourire à Henriette qui me le retourne: elle sera ma première nouvelle image. Puis vient l'heure de la récréation: concours de grimaces, courses après les pigeons et glissades en toboggan, sous le regard amusé d'Eliane, trop adulte pour sauter dans notre bac à sable.

Gare routière. En grande sœur responsable, Eliane se charge de nous ouvrir, pour demain, une voie royale pour *Hammerfest*, la ville la plus septentrionale du monde. Les infos en poche, grignotages, babilages et commérages meubleront l'après-midi. 25 degrés à l'ombre, *Bodø* et ses 50 000 habitants, situés sur une péninsule au large du littoral, se dorent au soleil. De l'autre côté du garde-corps qui longe le quai, le *Saltstraumen* me taquine. Le plus puissant courant de marée au monde me lance sa ligne dans l'espoir de m'arracher du plancher, mais je ne mordrai pas aujourd'hui, car avec elles, *il fait tous les jours beau*.

Entre nos tentes, la soupe aux choux-fleurs mijote sur le gaz. Durant la journée, le terrain a bu l'eau et le gazon relevé la tête. Henriette et moi mangeons en tête à tête, seuls au monde. Eliane s'est cloîtrée dans son chagrin, emprisonnée dans une cabine téléphonique, sa vie pendue au bout du fil. Elle nous reviendra translucide, courbée par son chagrin, l'appétit à zéro.

Je marche entre les herbes verdoyantes et les rochers lisses du bord de mer. Au nord, le ciel a jauni, est passé à l'orange puis au rouge vif. Les filles me rejoignent, auréolées par les rayons en déshérence de l'astre du jour qui s'est couché mais qui ne dormira pas. Il est minuit, le crépuscule et l'aube s'unissent. L'océan se couvre de feuilles d'or, les collines d'ambre, les nuages retiennent leurs souffles, roses et immobiles, dans un firmament trop clair pour les étoiles. Baldr, le dieu de la lumière, embrase sa demeure céleste, domaine enchanté où «il ne peut rien y avoir d'impur», alors que la marée, d'humeur enjouée, nous coupe du rivage et mélange nos traces.

L'eau glacée jusqu'aux mollets, titubant sur les galets, nous rentrons émerveillés, flamboyants, riant aux éclats les souliers en mains, en équilibre sur le fil du rasoir qui sépare le monde des vivants du domaine des dieux.

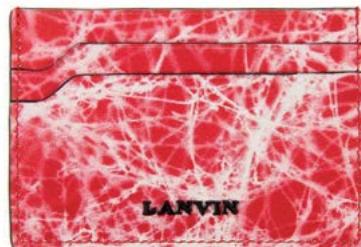
quelque chose à se faire pardonner?

Quelque chose à se faire pardonner? Offrir un cadeau n'est pas réservé à des occasions dictées par le calendrier, encore moins l'apanage des hommes. *Bliss* sélectionne pour vous de quoi surprendre joliment le vôtre. De quoi être absoute dans la seconde!

lui annoncer la couleur

Ce porte-cartes en cuir de veau, effet marbre, fera fondre n'importe quel cœur de pierre.

www.lanvin.com



grAAOoWwww

Chéri, voilà de quoi te donner des envies sauvages.

www.alexandermcqueen.com

the wild one

Coupe plus que parfaite, cuir usé juste ce qu'il faut, une élégante rébellion est en marche.

www.ysl.com



zodiak is not dead

L'un a quelques millénaires à son actif et l'autre quelques décennies, mais ni le zodiaque ni le mouvement punk ne sont prêts à rendre l'âme, car malgré quelques divergences de vue, ils défendent l'un comme l'autre les indécrotables valeurs de l'individualisme.

Par Marlène Isabelle

Bélier 21.03-19.04

Il pratique depuis l'âge des cavernes une espèce de danse tribale consistant à bondir et se cogner parmi en gesticulant, archaïsme dont on sait l'incompatibilité avec la valse, la salsa, et même le rock'n'roll. Après tant d'orteils brisés et d'arrestations pour coups et blessures, l'avènement du pogo a non seulement permis au Bélier de se trémousser allégement avec ses pairs en toute impunité, mais en prime de voir enfin adulé son style franchement *mosh*.

Cancer 21.06-19.07

No Future... Le Cancer préfère le passé, avance à reculons et reste fidèle aux diktats et labels de son enfance, quels qu'ils soient. Donc ses fétiches varient d'une génération à l'autre: né dans les années septante, il porte encore à 40 balais des T-shirts *destroy* rafistolés avec les épingle de SA nourrice, et Rotten, un vieux nounours orange et borgne amoureusement criblé de piercings, trône toujours dans sa chambre. Les modes passent, mais le doudou reste...

Balance 23.09-21.10

Pas vraiment *love at first sight...* perchée sur ses escarpins, la gracieuse Balance manquait d'abord défaillir à la vue de tous ces *trash people* déambulant en haillons, sacs plastiques et grosses pompes. Mais à son insu, une histoire d'amour initiée par Vivienne Westwood se tramait entre elle et eux... c'est ainsi que, de fil en aiguille et de maillage en collage, grâce au baiser de la mode, le crapaud *punkie beurk* s'est peu à peu transformé en prince charmant Jean-Paul Gaultier.

Capricorne 21.12-19.01

Il en a vu d'autres... Blasé par son rôle éternel de réac du zodiaque, il a déjà vu déferler les Huns, la Révolution française et mai 68 sans perdre son calme. Maître du temps et gardien des institutions, il attend que ça passe, conscient de la nécessité de faire table rase pour relancer la machine. Né vieux, raisonnable et conventionnel par décret astral, il se demande quand même parfois comment ça ferait de s'arracher la cravate en braillant à tue-tête "Never mind the bollocks".

Taureau 20.04-19.05

On n'imagine pas ce tranquille quidam luttant à contre-courant, et pourtant! Sid Vicious est né un 10 mai, pas vrai?... Et d'autres ne l'ont pas attendu pour contester l'autoritarisme... Exemple, la Suisse, pays connu pour ses vaches paisibles, s'érigea en réaction à l'impérialisme. D'ailleurs, à bien y regarder, un Taureau *punk* tirant la langue, avec son visage charbonné, ses couleurs *flashy* et son anneau dans le nez, ça ressemble étonnamment au drapeau d'Uri...

Lion 20.07-22.08

God save the Queen! Plus royaliste que le roi, il commence par avaler son thé de travers en 1977 lors du happening des Sex Pistols au Jubilé de la reine, et frôler l'apoplexie devant la déferlante anarchiste qui s'ensuit... Jusqu'à ce qu'un Gémeaux le persuade qu'en marketing, le plus important c'est qu'on parle du produit, pas qu'en l'adule. Depuis notre Lion sirote *cooly* son Earl Grey: si la monarchie survit grâce aux scandales, les Windsor ne sont pas morts.

Scorpion 22.10-21.11

Pas besoin de mega-tatouage, de *devilock* ou de chaînes de vélo pour se démarquer. Le Scorpion a la rébellion dans la peau, mais fait bande à part. Il déteste que ses révoltes perso soient recyclées par un collectif et adopte un comportement différent, pour ne pas se faire repérer. Sauf quand certains membres dudit collectif adoptent des rats domestiques et qu'il n'a pas le cœur de se défaire de Nietzsche (un spécimen sauvage patiemment apprivoisé).

Verseau 20.01-17.02

Protopunk. Libre penseur, égalitaire et différent... au point d'éveiller les soupçons des keupons eux-mêmes, dont il n'adopte pas toujours les badges, ni les manières: il parle peu mais bien, et si un lascar à Rangers lui marche sur le pied, il glapit juste «OïOïOï», sans lui flanquer une beigne en retour. Cela dit, l'indéniable apport du Verseau à ses pairs reste le squat, une prise de pouvoir pour eux, mais pour lui, un style de vie parfaitement légitime et habituel.

Gémeaux 20.05-20.06

Le cerveau de ces olibrius fonctionne à deux vitesses: l'hémisphère gauche, intuitif, flaire la nouveauté, et le droit, médiatique, lance le scoop. S'inspirant tous azimuts, triturant les poncifs et transformant tout ce fourbi en combines pas possibles, ils ont trouvé l'âme sœur dans la mouvance punk... De leur idylle sont nés la presse libre, le letaset, les fanzines déjantés, les fringues à message et une impayable manière de se ficher du monde.

Vierge 23.08-22.09

Elle n'a pas attendu la *punk attitude* pour bricoler, pratiquer le recyclage vestimentaire et l'économie de moyens. Ni la musique punk pour chanter comme une casserole (encore qu'elle préfère l'opéra). À l'origine, ce serait d'ailleurs une Vierge zurichoise, un soir qu'elle ruclonnait sur la Geroldstrasse en vocalisant l'aria de Lohengrin, qui aurait inspiré à Nina Hagen son style musical, ses godillots montagnards et son pull fluo tricoté main sur jupe en tartan...

Sagittaire 22.11-20.12

La première *mohawk* (qui allait faire dresser les cheveux sur la tête de ses détracteurs autant que de ses adeptes) débarqua en UK sur la calebasse d'un ingénue Sagittaire rentrant d'un voyage en Amérique du Nord imprégné de culture iroquoise... une émulation fomentée malgré lui, comme à l'époque hippie, quand il avait laissé pousser ses cheveux chez les Sikhs. Et là, dernièrement, rebeloche avec son crâne rasé! (bon, ce coup-ci il a juste chopé des poux).

Poissons 18.02-20.03

À côté de la plaque, ils planaient encore extatiquement au son de la cithare, quand les beuglées des Clash les firent basculer dans l'horreur. Croyant faire un *bad trip*, ils décidèrent d'arrêter le LSD, mais en vain, car depuis, le cauchemar continue. Arrachés à leur univers psychédélico-nirvanesque pour sombrer dans l'apocalypse zombie (les punks s'étant avérés aussi contagieux qu'épouvantables à regarder), ils fuient l'extinction dans leur bus Volkswagen, de Nimbin en Goa...



LÉMAN GRAND BLEU

Inspiré par la beauté des paysages lémaniques, le Léman Grand Bleu surprend autant qu'il éblouit. Des vagues finement gravées, magnifiées par une laque bleue translucide, évoquent la splendeur des eaux cristallines. Disponible en stylo plume, roller, stylo bille et porte-mine. Caran d'Ache. L'excellence du Swiss Made depuis 1915.

CARAN D'ACHE
Genève

GENÈVE – Place du Bourg-de-Four 8 • Rue de la Corraterie 10 • ZÜRICH – Löwenstrasse 19

carandache.com